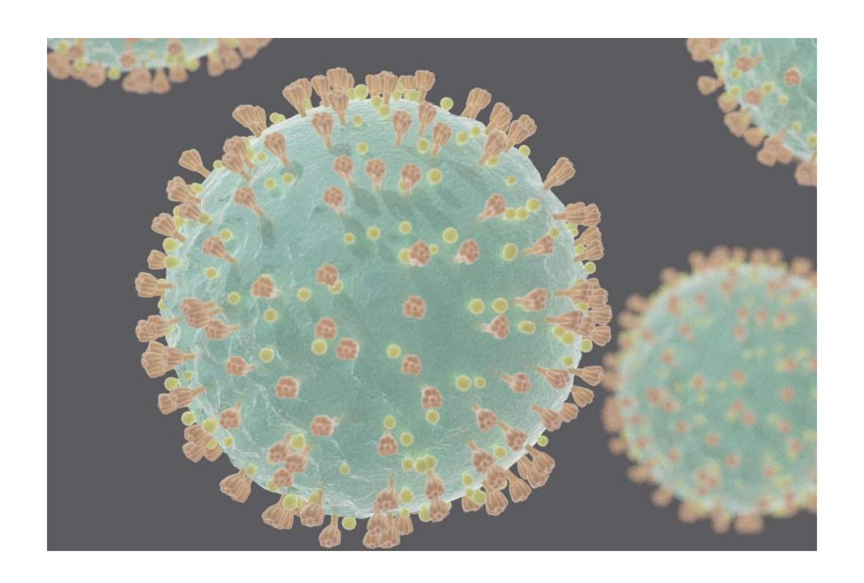
Rob Wallace

Le coronavirus dans les circuits du capital



Janvier-avril 2020

Rob Wallace, Alex Liebman,
Luis Fernando Chaves et Rodrick Wallace

Covid-19 et les circuits du capital

Avril 2020

Plutôt que messager de la nature, le coronavirus qui nous affecte doit son existence à un vaste réseau de relations : grandes places financières mondiales, marchés aux animaux, néo-libéralisation des politiques de santé publique, confinement des travailleurs et industrialisation de l'élevage animal. Faire face à la pandémie, ce pourrait être alors penser un projet de « désaliénation ».

Résumé

Dans cet article du *Monthly Review* publié à la fin du mois de mars 2020, les auteurs proposent une analyse de la pandémie avec les outils d'une géographie marxiste nourrie des apports de la *political ecology*. Une géographie absolue, mâtinée de culturalisme, accuse certaines zones, certains groupes, certaines pratiques (la consommation de viande de brousse ou d'animaux sauvage…) d'être à l'origine des pandémies. Une géographie relationnelle doit lui succéder. Celle-ci constate que ce qui transforme des circulations locales et bénignes de virus en pandémie menaçant en quelques semaines des milliards de personnes, ce sont les circuits globaux du capital. En suivant ceux-ci, on constate notamment que la maire adjointe de New York a précédemment travaillé chez JP Morgan. Or, cette entité financière a ces dernières années investi dans l'entreprise Smithfield, leader mondial de

la production industrielle de porcs, et dans d'autres mégafermes près de Wuhan, cette concentration chassant de petits éleveurs de la filière porcs et les conduisant à partir plus loin grossir le nombre (20 000) des fermes d'élevage d'animaux sauvages en Chine. Si l'on prend en compte cette géographie relationnelle, la pandémie est-elle partie de New York ou de Wuhan ?

Dans les circuits globaux du capital, le terreau de l'apparition répétée et la diffusion massive de virus pathogènes, révélé par l'analyse systémique et relationnelle de l'écologie politique du capitalisme contemporain, est la radicalisation de ce qu'Anna Tsing a nommé le *plantationocène* : un mode d'habiter la Terre qui enrégimente les vivants en populations homogènes, dont la production (dans des espaces de monoculture et en cycle court) est séparée de la reproduction. C'est l'aliénation des vivants standardisés et coupés de leurs attachements écologiques complexes, sains, et privés de leur diversité. Dès lors, « une intervention réussie pour empêcher l'un des nombreux agents pathogènes, qui font la queue au bout du circuit agro-économique, de tuer un milliard de gens, implique nécessairement d'entrer en conflit global avec le capital et ses représentants locaux » et d'en finir avec cette mise au travail et cette aliénation généralisée des vivants.

*

Évaluation

Le Covid-19, la maladie causée par le coronavirus SRAS-CoV-2, second virus causant un syndrome respiratoire aigu depuis 2002, est désormais officiellement une pandémie. Depuis la fin du mois de mars 2020, des villes entières sont confinées et les hôpitaux s'embrasent un à un devant l'engorgement médical provoqué par l'afflux de patients.

La Chine respire mieux, depuis que la vague épidémique initiale a ralenti [1]. C'est également le cas en Corée du sud et à Singapour [2]. En

Europe, alors que l'épidémie n'en est qu'à ses débuts, un nombre croissant de pays ploient déjà sous le poids des morts, au premier rang desquels figurent l'Espagne et l'Italie. L'Amérique latine et l'Afrique commencent à voir une augmentation du nombre de cas, certains pays se préparant mieux que d'autres. Aux États-Unis, pays le plus riche de l'histoire du monde, le futur s'annonce sombre. Alors que l'épidémie ne devrait pas y atteindre son pic avant le mois de mai, les soignants et les visiteurs dans les hôpitaux se battent déjà pour avoir accès à des équipements de protections qui se raréfient [3]. Les infirmières, à qui le CDC [*Centers for Disease Control and Protection* ; Centre pour le contrôle et la prévention des maladies] a recommandé de manière effroyable d'utiliser des bandanas et des foulards en guise de masques, ont déjà déclaré que « le système est condamné » [4].

Pendant ce temps, l'administration américaine continue d'imposer aux États une surenchère sur les équipements médicaux de base qu'elle avait refusé de leur fournir dans un premier temps. Elle a également présenté le durcissement des mesures aux frontières comme une politique de santé publique, alors que le virus fait rage à l'intérieur du pays, en profitant de la mauvaise gestion du problème [5].

Une équipe d'épidémiologistes de l'Imperial College a estimé que la meilleure campagne possible d'*atténuation* – qui consiste à aplatir la courbe des cas en plaçant en quarantaine les personnes dépistées et en appliquant des mesures de distanciation sociale pour les personnes âgées – conduirait malgré tout les États-Unis à 1,1 millions de morts et à un nombre de cas qui excéderait huit fois le nombre de lits de soins intensifs disponibles dans le pays [6]. La *suppression* de la maladie – qui vise quant à elle à mettre un terme à l'épidémie – amènerait à des politiques de santé publique proches de celles déployées en Chine, impliquant la mise en quarantaine des personnes infectées et des membres de leur famille, la généralisation de la distanciation sociale et la fermeture des institutions. Une telle politique ramènerait les États-Unis vers une fourchette d'environ 200 000 morts.

L'équipe de l'Imperial College estime qu'une campagne de suppression devrait durer au moins dix-huit mois pour parvenir à ses

fins, avec des conséquences importantes en termes de contraction économique et de délabrement des services publics. L'équipe a proposé d'équilibrer les impératifs sanitaires et économiques en alternant les mises en quarantaine et les sorties de quarantaine, avec pour déclencheur un niveau défini de disponibilité des lits de soins intensifs.

D'autres modélisateurs ont réagi à cette publication. Une équipe dirigée par Nassim Taleb, l'auteur du fameux concept de « Black Swan », a estimé que le modèle proposé par l'Imperial College négligeait le traçage des contacts [*contact tracing*] et la surveillance porte à porte [7]. Mais cette réserve ne tient pas compte du fait que l'épidémie a devancé la volonté de nombreux gouvernements de mettre en place un tel *cordon sanitaire* [en français dans le texte, NdT]. Ce n'est que lorsque l'épidémie commencera à ralentir que de nombreux pays envisageront de telles mesures et disposeront, le cas échéant, de tests fonctionnels et fiables. Comme l'a dit un petit malin sur Twitter :

> « Le Coronavirus est trop radical. L'Amérique a besoin d'un virus plus modéré, face auquel nous pourrons réagir graduellement. » [8]

Le groupe mené par Taleb note également que l'équipe de l'Imperial College refuse d'examiner les conditions qui permettraient d'entrainer l'extinction du virus. Une telle disparition ne veut pas dire une absence totale de cas, mais un isolement suffisant pour que des cas isolés ne produisent pas de nouvelles chaines d'infection. En Chine, seul 5 % des gens ayant été en contact avec une personne infectée ont développé la maladie par la suite. C'est pourquoi le programme chinois de suppression de la maladie a la faveur de l'équipe de Taleb, dans la mesure où il cherche à réagir suffisamment rapidement pour briser la vague épidémique, sans se lancer dans un marathon chorégraphique, alternant des phases de contrôle sanitaire avec des phases de relâchement destinées à éviter une pénurie de main d'œuvre. En d'autres termes, l'approche stricte (et exigeante en ressources) de la Chine éviterait à sa population le confinement de plusieurs mois – voire de plusieurs années – auquel l'équipe de l'Imperial College recommande aux autres pays de prendre part.

Mais l'épidémiologiste et mathématicien Rodrick Wallace, l'un des auteurs de cet article, propose de renverser complètement les règles établies en matière de modélisation. La modélisation des situations d'urgence, quoique nécessaire, ne sait jamais par où, ni quand elle doit commencer. Or, les causes structurelles ont également leur importance dans la compréhension d'une situation d'urgence. Les inclure dans les modèles nous aide à mieux réagir, au lieu de chercher simplement à relancer l'économie, quand bien même celle-ci est à l'origine du problème. Wallace écrit :

> « Si l'on donne suffisamment de moyens aux pompiers, la plupart du temps et dans des conditions normales, la majorité des feux peuvent être contenus avec un minimum de victimes et de dégâts matériels. Toutefois, cette capacité à contenir les incendies est fondamentalement dépendante d'une entreprise nettement moins romantique, quoique non moins héroïque : l'ensemble des efforts de régulation, persistants et continus, qui visent à limiter l'émergence des risques, à travers la mise en place et l'application de réglementations, tout en s'assurant que les équipements sanitaires, ainsi que les ressources permettant de lutter contre les incendies et de protéger les bâtiments, sont fournis à tous en quantité suffisante.
>
> Le contexte importe face à une infection pandémique, et les structures politiques actuelles, qui permettent aux multinationales de l'agriculture de privatiser les profits, tout en externalisant et en socialisant les coûts, doivent faire l'objet de telles règlementations, afin de ré-internaliser ces coûts si nous voulons éviter une pandémie réellement massive et meurtrière dans un futur proche. » [9]

L'échec de la préparation et de la réaction face à l'épidémie n'a donc pas commencé en décembre, lorsque plusieurs pays du globe ont raté une occasion de réagir, alors que le Covid-19 se répandait hors de Wuhan. Aux États-Unis par exemple, cet échec n'a pas commencé lorsque Donald Trump a démantelé l'équipe de la sécurité nationale chargée de préparer le pays à une pandémie, ou bien lorsqu'il a laissé 700 postes vacants au Centre de Contrôle des Maladies (CDC) [10]. Il n'a pas commencé non plus en 2017, lorsque le gouvernement fédéral n'a pris aucune mesure suite à une simulation de pandémie qui a montré que le pays n'était pas préparé [11]. Pas plus qu'il n'a commencé, comme

le rapporte un gros titre de l'agence Reuters, lorsque les États-Unis « ont supprimé le poste d'expert du CDC en Chine quelques mois avant l'apparition du virus », quand bien même l'absence de contact direct et précoce d'un expert américain sur le terrain en Chine a certainement affaibli la réponse des Etats-Unis [12]. Il n'a pas commencé non plus avec la décision déplorable de ne pas utiliser les tests déjà disponibles, fournis par l'OMS. Pris ensemble, les retards dans l'obtention des premières informations, combinés avec l'impasse totale sur le dépistage, seront indubitablement responsables de nombreux décès, qui se compteront probablement par milliers.

Mais cet échec était en réalité programmé depuis des années, tandis que les biens communs de la santé publique étaient simultanément négligés et soumis à des impératifs de rentabilité [13]. Un pays soumis à une diète épidémiologique, à la fois individualisée et fondée sur la logique du « juste à temps » (une contradiction totale), disposant d'à peine assez de lits d'hôpitaux et d'équipements pour les opérations normales, est par définition incapable de mobiliser les ressources nécessaires pour conduire une politique de suppression comme celle menée en Chine.

En reprenant dans des termes plus explicitement politiques les remarques de l'équipe de Taleb sur les stratégies de modélisation, l'écologue des maladies infectieuses Luis Fernando Chaves, un autre co-auteur de cet article, fait référence aux biologistes dialecticiens Richard Levins et Richard Lewontin pour montrer que le fait de « laisser parler les chiffres » ne sert en réalité qu'à dissimuler l'ensemble des hypothèses sous-jacentes [14]. Des modèles comme ceux de l'étude de l'Imperial College limitent explicitement le spectre d'analyse à des questions taillées sur-mesure pour le cadre de l'ordre social dominant. De par leur conception même, ces modèles ne parviennent pas à saisir l'ensemble des forces de marché qui alimentent les épidémies, pas plus que les décisions politiques qui sous-tendent les réactions et les interventions.

Consciemment ou non, les projections qui en résultent placent la protection de la santé de tous au second plan, y compris les milliers de personnes les plus vulnérables qui mourraient si un pays devait mettre

en place une bascule entre le contrôle de la maladie et l'économie. La vision foucaldienne d'un État agissant sur une population pour préserver ses propres intérêts ne constitue qu'une actualisation, quoique plus bénigne, de l'offensive malthusienne en faveur de l'immunité collective défendue par le gouvernement conservateur britannique et maintenant par les Pays-Bas, et qui consiste à laisser le virus se répandre sans entrave parmi la population [15]. Au-delà d'un espoir idéologique, il n'existe guère de preuves que l'immunité collective constituerait la garantie d'un arrêt de l'épidémie. Le virus peut aisément continuer à évoluer sous la couverture immunitaire de la population.

Intervention

Que faudrait-il faire alors ? D'abord, nous devons comprendre que, même en répondant à l'urgence de façon adéquate, nous serons toujours pris par la nécessité et par le danger.

Nous devons nationaliser les hôpitaux, comme l'a fait l'Espagne en réponse à l'épidémie [16]. Nous devons augmenter drastiquement la quantité de tests disponibles et la vitesse de leur mise en œuvre, comme l'a fait le Sénégal [17]. Nous devons socialiser la production pharmaceutique [18]. Nous devons mettre en place une protection maximale pour les soignants, afin de ralentir leur infection. Nous devons garantir le droit à la réparation des respirateurs et du reste de l'équipement médical [19]. Nous devons commencer à produire massivement des cocktails d'antiviraux, comme le remdesivir, et l'ancien traitement antipaludique à base de chloroquine (ainsi que tous les autres médicaments qui semblent prometteurs), tout en conduisant des essais cliniques afin de vérifier leur efficacité hors des laboratoires [20]. Une politique de planification devrait être mise en place afin de : 1° contraindre les entreprises à produire les respirateurs nécessaires et le matériel de protection individuelle à destination des travailleurs du soin et de la santé ; 2° prioriser leur attribution aux lieux qui en ont le plus besoin.

Nous devons impérativement mettre en place un contingent massif pour lutter contre la pandémie et fournir la force de travail nécessaire –

de la recherche jusqu'au soin – afin de nous rapprocher de ce que le virus (et tous les autres pathogènes à venir) exige de nous. Il nous faut faire correspondre la quantité de cas avec le nombre de lits de soins intensifs disponibles, mais également avec le personnel et les équipements nécessaires, afin que la logique de suppression puisse combler l'écart actuel. En d'autres termes, nous ne pouvons pas accepter l'idée de simplement survivre à l'attaque aérienne et virale en cours, pour revenir finalement à l'isolement des cas et au traçage des contacts afin de maintenir l'épidémie sous un certain seuil. Nous devons recruter dès maintenant suffisamment de gens pour procéder au dépistage du Covid-19, maison après maison, tout en leur fournissant l'équipement nécessaire à leur protection, à commencer par les masques adéquats. En chemin, nous devons également mettre entre parenthèse un fonctionnement social fondé sur l'expropriation, depuis les propriétaires fonciers jusqu'aux sanctions contre d'autres pays, afin que les gens puissent survivre à la fois à la maladie et à son traitement.

Cependant, tant qu'un tel programme ne sera pas mis en place, la plus grande partie de la population restera largement abandonnée. Même s'il faut continuer à faire pression sur les gouvernements récalcitrants, suivant en cela l'esprit d'une tradition qui s'est trop souvent perdue dans l'organisation du prolétariat depuis 150 ans, les gens ordinaires qui le peuvent devraient rejoindre les groupes d'entraides et les brigades de quartier qui émergent un peu partout [21]. Les professionnels de la santé publique, que les syndicats pourraient contribuer à mobiliser, devraient former ces groupes afin d'éviter que des actes de bienveillance ne contribuent à la propagation du virus.

Insister sur la nécessité d'inclure les origines structurelles du virus dans la planification des mesures d'urgence, nous offre un élément clé afin de faire passer, à toutes les étapes, la protection de la population avant les profits.

L'un des nombreux périls qui nous menace serait de normaliser la « folie des merdes de chauve-souris » [*batshit crazy*] qui se répand actuellement, une caractérisation d'autant plus hasardeuse que le syndrome dont souffre les patients ressemble, de façon proverbiale, à de

la merde de chauve-souris dans les poumons. Nous devons conserver le choc initial, celui que nous avons ressenti en apprenant qu'un autre virus du SRAS était sorti de son refuge sauvage et, qu'en l'espace de huit semaines, il s'était répandu à travers toute l'humanité [22]. Le virus est apparu à l'une des extrémités d'une chaîne d'approvisionnement régionale en produits exotiques, parvenant à déclencher une chaîne d'infection interhumaines à l'autre extrémité de la chaîne, dans la ville de Wuhan, en Chine [23]. À partir de là, l'épidémie s'est diffusée localement, avant de grimper dans des avions et des trains, se répandant à travers le monde en suivant un réseau de transport global et structuré, descendant progressivement des grandes villes vers les plus petites [24].

Si l'on excepte des descriptions du marché d'aliments sauvages avec les stéréotypes typiques de l'orientalisme, peu d'efforts ont été consacrés aux questions les plus évidentes. Comment le secteur des aliments exotiques est-il parvenu à faire cohabiter ses produits avec ceux du marché traditionnel, notamment avec le bétail qui est vendu sur le plus grand marché de Wuhan ? Les animaux n'étaient pas vendus à la sauvette, à l'arrière d'un camion ou au fond d'une ruelle. Imaginez tous les permis et les paiements que cela impliquait (sans parler de la déréglementation que cela suppose) [25]. Bien au-delà de la pêche, le marché mondial des denrées alimentaires sauvages constitue un secteur de plus en plus formalisé, toujours plus capitalisé par les mêmes sources de capitaux que celles qui soutiennent la production agricole industrielle [26]. Bien que l'ampleur de la production soit sans commune mesure, la distinction entre les deux domaines est aujourd'hui plus opaque que jamais.

Les enchevêtrements de la géographie économique remontent depuis le marché de Wuhan jusqu'à l'arrière-pays, où des produits exotiques et traditionnels sont élevés dans des exploitations situées en bordure de territoires sauvages en régression [27]. Comme la production industrielle empiète sur les dernières forêts, l'exploitation des ressources alimentaires sauvages doit s'aventurer plus loin pour élever ses mets de choix, ou bien piller les dernières populations. En conséquence, les agents pathogènes les plus exotiques, dans le cas présent le virus de

chauve-souris SRAS-CoV-2, se retrouvent dans un camion, chez des animaux destinés à la consommation ou chez les travailleurs qui s'en occupent, propulsés d'un bout à l'autre d'un circuit périurbain qui s'allonge sans cesse, pour finalement atteindre la scène internationale [28].

Infiltration

Ce lien mérite d'être approfondi, tant pour nous aider à planifier l'avenir depuis l'épidémie actuelle, que pour nous permettre de comprendre comment l'humanité s'est engagée elle-même dans un tel piège.

Certains agents pathogènes émergent du cœur même des centres de production. On peut ainsi penser à des bactéries d'origine alimentaires, comme *Salmonella* et *Campylobacter*. Mais de nombreux autres, comme le Covid-19, trouvent leurs origines aux frontières de la production capitaliste. Ainsi, au moins 60 % des nouveaux agents pathogènes humains ont émergé en passant des animaux sauvages aux communautés humaines locales (avant que les plus efficaces ne se répandent dans le reste du monde) [29].

Un certain nombre de sommités dans le champ de l'écosanté (dont certaines sont en partie financées par Colgate-Palmolive et Johnson & Johnson, entreprises de pointe en matière de déforestation agro-industrielle), ont dressé une carte mondiale basée sur les épidémies depuis 1940, afin de prédire les zones où de nouveaux agents pathogènes sont susceptibles d'émerger à l'avenir [30].

Plus la couleur est chaude sur la carte, plus il est probable qu'un nouvel agent pathogène émerge à cet endroit. Mais dans la confusion des *géographies absolues*, cette carte – rouge vif sur la Chine, l'Inde, l'Indonésie et de larges zones de l'Amérique latine et de l'Afrique – rate un point essentiel. En se concentrant sur les zones d'émergence des épidémies, elle ignore totalement les relations partagées entre les acteurs économiques globaux qui façonnent pourtant les épidémies [31]. Les intérêts du capital, qui soutiennent les changements induits par le développement et la production dans l'usage des terres et dans

l'émergence de maladie dans les parties sous-développées du globe, ont également tout intérêt à soutenir les tentatives pour faire reposer la responsabilité des épidémies sur les populations indigènes et la « saleté » de leurs pratiques culturelles [32]. La préparation de la viande de brousse et les enterrements domestiques sont deux pratiques que l'on blâme habituellement pour leur rôle dans l'émergence de nouveaux agents pathogènes. Mais si l'on considère à l'inverse les apports des *géographies relationnelles*, ce sont New York, Londres et Hong Kong, principales sources de la circulation globale du capital, qui deviennent également les pires points chauds épidémiques du monde.

En outre, les zones d'émergence des épidémies ne sont même plus organisées selon des schémas politiques traditionnels. L'inégalité des échanges écologiques – qui délocalise les pires dégâts de l'agriculture industrielle vers le Sud – a évolué depuis l'exploitation des ressources locales *via* un impérialisme étatique, pour se métamorphoser en de nouveaux complexes qui transcendent les échelles et les marchandises [33]. L'agro-industrie reconfigure ses activités extractives en réseaux spatialement discontinus, s'étendant sur des territoires d'échelles variables [34]. Par exemple, une série de multinationales, véritables « Républiques du Soja », s'étendent désormais à travers la Bolivie, le Paraguay, l'Argentine et le Brésil. Cette nouvelle donne géographique est incorporée à travers des transformations dans les structures managériales des entreprises, la capitalisation, la sous-traitance, les chaînes d'approvisionnement, ainsi que dans les pratiques de *leasing* [ou « crédit-bail », NdT] et de regroupement transnational des terres [35]. À cheval sur les frontières nationales, ces « pays marchandises » s'intègrent avec souplesse par-delà les frontières écologiques et politiques, produisant au passage de nouvelles situations épidémiologiques [36].

Par exemple, malgré un exode, qui se poursuit à l'échelle du globe, depuis des zones rurales marchandisées vers des bidonvilles urbains, le fossé entre zones rurales et urbaines, qui est à l'origine de bon nombre de discussions sur l'origine des maladies, ne prend pas en compte les phénomènes liés à la main d'œuvre rurale et à la croissance rapide de

villes rurales dans les espaces périurbains, comme les *desakotas* (villages-villes) ou les *zwischenstadt* (villes intermédiaires). Mike Davis et d'autres auteurs ont montré comment ces espaces nouvellement urbanisés agissent à la fois comme des marchés locaux et comme des pôles régionaux pour la circulation globale des produits agricoles [37]. Certaines de ces régions sont même entrées dans une phase « post-agricole » [38]. En conséquence, la dynamique des pathologies forestières, première source d'agents pathogènes, n'est plus limitée au seul arrière-pays. Les épidémiologies qui leurs sont associées sont elles-mêmes devenues relationnelles, leurs effets se faisant sentir à travers le temps et l'espace. Un SRAS peut se propager soudainement aux humains d'une grande ville, quelques jours seulement après avoir quitté une caverne de chauve-souris.

Les écosystèmes, dans lesquelles ces virus « sauvages » étaient en partie contenus grâce à la complexité des forêts tropicales, sont radicalement uniformisés et simplifiés du fait de la déforestation induite par l'action du capital, et, à l'autre bout du spectre du développement périurbain, par les déficits en matière de santé publique et d'assainissement de l'environnement [39]. Alors que de nombreux pathogènes sylvestres meurent avec leurs espèces hôtes, un sous-ensemble d'infections qui s'éteignaient relativement rapidement dans la forêt, ne serait-ce que du fait de rencontres trop irrégulières avec leurs espèces hôtes typiques, se propagent désormais à travers des populations humaines sensibles, dont la vulnérabilité aux infections est encore exacerbée dans les villes par des programmes d'austérité et des réglementations corrompues. Même en présence de vaccins efficaces, les épidémies qui en résultent se caractérisent par une ampleur, une durée et une dynamique accrues. Ce qui ne provoquait autrefois que des contagions locales se change aujourd'hui en épidémies, qui se propagent en suivant les réseaux mondiaux de commerce et de transport [40].

Par cet effet de parallaxe, et du seul fait d'un changement du contexte environnemental, des pathogènes connus de longue date comme Ebola, Zika, la malaria ou la fièvre jaune sont tous devenus des menaces

régionales, bien qu'ils n'aient que peu évolué entre-temps [41]. De maladies locales, qui infectaient de temps en temps des villages isolés, ils sont devenus des épidémies capables d'infecter des milliers de personnes dans les capitales. Et si l'on regarde de l'autre côté, même les animaux sauvages subissent les contrecoups de cette situation, alors qu'ils sont habituellement porteurs de certaines maladies depuis longtemps. Ainsi, du fait de la fragmentation de leurs populations par la déforestation, les singes du Nouveau Monde, sensibles à la forme sauvage de la fièvre jaune à laquelle ils sont exposés depuis au moins un siècle, perdent leur immunité collective et meurent par centaines de milliers [42].

Expansion

Du seul fait de son expansion globale, l'agriculture marchande agit à la fois comme un propulseur et comme un lien, par lequel des agents pathogènes d'origines diverses migrent depuis les réservoirs les plus isolés vers les zones internationales les plus peuplées [43].

C'est à cet endroit, et tout au long du processus, que les nouveaux agents pathogènes s'infiltrent à l'intérieur des espaces clos de l'agriculture. Plus les chaînes d'approvisionnement sont longues et plus la déforestation associée est importante, plus les pathogènes zoonotiques qui pénètrent la chaîne alimentaire sont diversifiés (et exotiques). Parmi les pathogènes agricoles ou alimentaires récents, émergents ou réémergents, qui trouvent leur origine dans les activités anthropiques, on peut citer la peste porcine africaine, *Campylobacter*, *Cryptosporidium*, *Cyclospora*, l'ebolavirus Reston, *E. coli* O157:H7, la fièvre aphteuse, l'hépatite E, *Listeria,* le virus Nipah, la fièvre Q, *Salmonella, Vibrio*, *Yersinia*, ainsi que différentes sortes de nouveaux variants de la grippe, parmi lesquels H1N1 (2009), H1N2v, H3N2v, H5N1, H5N2, H5Nx, H6N1, H7N1, H7N3, H7N7, H7N9, and H9N2 [44].

Bien que cela ne soit pas intentionnel, toute la chaîne de production est organisée autour de pratiques qui accélèrent l'évolution de la virulence des agents pathogènes et leur transmission ultérieure [45]. Les monocultures génétiques – des animaux et des plantes qui partagent un

génome quasiment identique – suppriment les barrières immunitaires qui, dans une population plus diversifiée, ralentissent la transmission [46]. Les agents pathogènes peuvent donc désormais évoluer rapidement à partir des génotypes immunitaires les plus courants de leurs hôtes. Dans le même temps, la densification des conditions d'élevage diminue la réponse immunitaire [47]. La taille plus importante des populations animales dans les fermes d'élevage, combinée à la densité de fermes industrielles, facilitent la transmission et la récurrence des infections [48]. La production à débit rapide, qui caractérise toute production industrielle, fournit un stock continuellement renouvelé de sujets vulnérables à l'échelle des étables, des fermes et des régions, ce qui supprime le plafond qui freine d'ordinaire l'évolution de la mortalité des pathogènes [49]. Le fait de regrouper de nombreux animaux ensemble favorise les souches qui les infectent le mieux. L'abaissement de l'âge des abattages – six semaines pour les poulets – augmente le risque de sélectionner des pathogènes à même de survivre à des systèmes immunitaires plus robustes [50]. L'extension de l'aire géographique du commerce et de l'export d'animaux vivants a accru la diversité des segments génomiques que leurs pathogènes peuvent échanger entre eux, accélérant ainsi le rythme auquel les agents infectieux peuvent explorer leurs possibilités évolutives [51].

Pourtant, bien que l'on puisse expliquer de toutes ces manières l'évolution et la progression des pathogènes, rien ou presque n'est fait pour endiguer ce phénomène, même à la demande de l'industrie elle-même, à l'exception de ce qui est nécessaire pour préserver les marges bénéficiaires trimestrielles face à une soudaine urgence épidémique [52]. La tendance est plutôt à la réduction des inspections gouvernementales des fermes et des usines de transformation, à l'adoption de législations *contre* la surveillance publique, les révélations des activistes et contre le fait même de publier dans les médias des détails sur les circonstances des épidémies mortelles. Malgré les victoires judiciaires récentes contre les pesticides et la pollution liée aux fermes porcines, la direction privée de la production demeure entièrement centrée sur le profit. Les dégâts causés par les épidémies qui en résultent sont externalisés vers les cheptels, les cultures, les animaux sauvages, les travailleurs, les

gouvernements locaux et nationaux, les services publiques de santé, et vers les systèmes agricoles alternatifs à l'étranger, comme s'il s'agissait là d'un impératif de sécurité nationale. Aux États-Unis, le CDC rapporte une expansion des épidémies d'origine alimentaire, tant du point de vue du nombre d'états touchés que des populations infectées [53].

Autrement dit, l'aliénation capitaliste favorise les agents pathogènes. Alors que l'intérêt général s'arrête aux portes des fermes et des usines agroalimentaires, les pathogènes, eux, contournent le peu de biosécurité que l'industrie est prête à payer et se retournent finalement contre toute la société. La production lucrative des denrées du quotidien représente un grave danger moral, qui dévore nos biens communs en matière de santé.

Libération

Il y a une ironie révélatrice dans le fait que New York, l'une des plus grandes villes du monde, soit contrainte de se confiner pour se protéger du Covid-19 alors qu'elle est distante d'un hémisphère de l'origine du virus. Des millions de new-yorkais se terrent dans un parc de logements municipaux qui était géré encore récemment par Alicia Glen, la maire adjointe chargée du logement et du développement économique jusqu'en 2018 [54]. Glen est une ancienne cadre de Goldman Sachs. Elle y a supervisé le *Urban Investment Group*, une branche du groupe chargée de financer des projets urbains dans les mêmes communautés que les autres départements de la firme conduisaient vers la ligne rouge [55].

Évidemment, Glen n'est en aucun cas personnellement responsable de l'épidémie. Elle constitue plutôt un symbole d'une connexion dont les conséquences frappent désormais jusque chez nous. Trois ans avant d'être engagée par la ville de New York, à la faveur de la crise du logement et de la Grande Récession qu'elle avait en partie provoquée, son ancien employeur, ainsi que JPMorgan, Bank of America, Citigroup, Wells Fargo & Co. et Morgan Stanley, ont récupéré 63 % du financement fédéral sous la forme de prêts d'urgence [56]. Goldman Sachs, débarrassé de ses frais généraux, a entrepris de diversifier ses avoirs afin de sortir de la crise. La banque a alors racheté 60 % des actions du

groupe *Shuanghui Investment and Development*, qui fait partie du gigantesque conglomérat chinois de l'agro-industrie ayant racheté l'entreprise américaine *Smithfield Foods*, le plus gros producteur de porcs au monde [57]. Pour 300 millions de dollars, Goldman Sachs a également acquis la propriété de dix fermes avicoles dans le Fujian et le Hunan, dans une région située à une province de Wuhan, à l'intérieur du bassin qui approvisionne la ville en nourriture sauvage [58]. Aux côtés de la Deutsche Bank, la banque new-yorkaise a investi 300 millions supplémentaires pour développer l'élevage porcin dans ces mêmes provinces [59].

Ces géographies relationnelles ont ainsi eu des conséquences dans les deux sens. D'abord, il y a cette pandémie qui se répand actuellement d'appartements en appartements, faisant de New York et des anciennes circonscriptions d'Alicia Glen l'épicentre du Covid-19 aux États-Unis. Mais il importe également de considérer le fait que, à la manière d'une boucle, une partie des causes de l'épidémie sont parties de New York, même si les investissements de Goldman Sachs peuvent sembler mineurs dans un système de la taille de l'agriculture chinoise.

De la sortie raciste de Trump sur « le virus chinois » jusqu'à celles qu'emploie l'ensemble des libéraux, ces accusations nationalistes obscurcissent la compréhension globale des interdépendances de l'État et du Capital [60]. Ces « Frères ennemis », comme les appelaient Karl Marx [61]. La mort et les préjudices subis par les travailleurs sur le champ de bataille, dans l'économie et maintenant jusque sur leurs canapés, où ils doivent se battre pour reprendre leur souffle, tout cela manifeste à la fois la compétition entre les élites pour s'accaparer des ressources naturelles déclinantes et les moyens mis en œuvre pour diviser et conquérir des masses humaines prises dans les engrenages de ces machinations.

En effet, à partir d'une pandémie due au mode de production capitaliste, la nécessité d'une gestion étatique peut également offrir des opportunités prospères aux gestionnaires et aux bénéficiaires du système. À la mi-février, cinq sénateurs américains et vingt membres du Congrès ont vendu des millions de dollars d'actions, qu'ils détenaient à titre

personnel, dans des industries susceptibles d'être mises à mal par la pandémie à venir [62]. Les politiciens ont ainsi commis un délit d'initiés, basé sur des renseignements qui n'étaient pas publics, quand bien même certains de ces élus continuaient à colporter publiquement les messages du régime selon lesquels la pandémie ne représentait pas une menace.

Au-delà de ces larcins grossiers, la corruption au niveau des États est systémique, un signe de la fin du cycle d'accumulation américain, qui se traduit par le retrait du capital.

Il y a quelque chose de relativement anachronique dans les efforts pour garder les vannes ouvertes, même si ceux-ci s'organisaient dans le sens d'une réification de la finance autour des matérialités sur lesquelles elle se fonde, à commencer par les écologies primaires – et leurs épidémiologies connexes. Pour Goldman Sachs, la pandémie, comme d'autres crises avant elle, offre une « marge de croissance » :

> « Nous partageons l'optimisme des différents experts en matière de vaccins, ainsi que des chercheurs dans les entreprises de biotechnologies, optimisme qui se fonde sur les progrès notables qui ont été réalisés jusqu'à présent dans le domaine vaccinal et thérapeutique. Nous croyons que la peur s'estompera dès les premiers signes significatifs de tels progrès…
>
> Essayer de spéculer à la baisse lorsque les objectifs annuels sont sensiblement plus élevés peut être une stratégie appropriée pour les traders à court terme, les stratégies d'investissement momentum et les gestionnaires de fonds spéculatifs, mais pas pour les investisseurs à long terme. De la même manière, il n'y a aucune garantie que le marché atteigne un jour les bas niveaux qui pourraient justifier des ventes aujourd'hui. D'autre part, nous avons davantage confiance dans le fait que le marché finira par atteindre les objectifs élevés qui avaient été fixés, du fait de la résilience et la prééminence de l'économie américaine.
>
> Enfin, nous pensons que les niveaux actuels fournissent en réalité une occasion pour augmenter progressivement le niveau de risque d'un portefeuille. Pour ceux qui disposent d'un excès de liquidités et d'une bonne allocation stratégique de leurs actifs, c'est donc le bon moment pour commencer à augmenter progressivement la part d'actions S&P [indice boursier basé sur 500 grandes sociétés cotées sur les bourses aux Etats-Unis et représentant 80 % de la capitalisation du marché boursier américain, NdT]. » [63]

Révoltés par le carnage qui se déroule sous nos yeux, les peuples du monde en tirent des conclusions différentes [64]. Les circuits du capital et de la production, que les agents pathogènes marquent les uns après les autres comme des étiquettes radioactives, sont jugés scandaleux.

Comment caractériser de tels systèmes en allant au-delà, comme nous l'avons fait plus haut, de l'épisodique et du circonstanciel ? Notre groupe tente de déployer un modèle qui dépasse la démarche de la médecine coloniale moderne, que l'on retrouve également dans les approches de l'écosanté [*Ecohealth*] et de la santé intégrée [*One Health*], et qui se limite souvent à blâmer les petits exploitants indigènes et locaux pour la déforestation qui conduit à l'émergence de maladies mortelles [65].

Notre théorie générale sur l'émergence de maladies dans un système néolibéral (incluant la Chine, eh oui !) combine ainsi l'analyse de différents éléments :

- Les circuits globaux du capital ;
- Le déploiement effectif dudit capital, et conséquemment la destruction de la complexité environnementale régionale, celle-là même qui permet de contenir la croissance des populations de pathogènes virulents ;
- Les augmentations qui en résultent en termes de taux et d'éventail taxinomique des évènements de contagion ;
- L'expansion des circuits de marchandises dans les espaces périurbains, qui transportent ces pathogènes nouveaux, *via* le bétail et le travail, depuis les arrière-pays les plus éloignés jusqu'aux villes régionales ;
- La croissance des réseaux de transports globaux (et de commerce du bétail), qui véhiculent les pathogènes depuis les villes susmentionnées vers le reste du monde, en un temps record ;

- Les manières dont ces réseaux fluidifient les transmissions, sélectionnant ainsi les pathogènes les plus meurtriers, pour le bétail comme pour les humains ;
- Et puis, parmi d'autres choses encore, la diminution de la reproduction sur site des cheptels industriels, supprimant ainsi une forme de sélection naturelle qui fournit un service écosystémique protégeant en temps réel (et presque gratuitement) contre les maladies.

La prémisse opératoire qui sous-tend tout cela, c'est que la cause du Covid19, ou d'autres pathogènes de ce type, ne se trouve pas seulement dans l'agent infectieux lui-même ou dans son évolution clinique, mais aussi dans le champ des relations écosystémiques que le capital et d'autres causes structurelles ont détourné à leur propre avantage [66]. La grande diversité des agents pathogènes, de leurs taxons, de leurs hôtes primaires, de leurs modes de transmissions, de leurs évolutions cliniques et de leurs conséquences épidémiologiques, les signaux qui nous conduisent à nous ruer, les yeux hagards, vers nos moteurs de recherche lors de chaque épidémie, tous ces éléments signalent des composantes et des filières différentes, mais qui suivent pourtant le même type de schéma pour ce qui est de l'utilisation des terres et de l'accumulation de la valeur.

Un programme général d'intervention doit donc être conduit en parallèle, bien en amont de l'apparition d'un virus en particulier.

Pour éviter d'en arriver aux pires résultats, la *désaliénation* offre le programme de la prochaine grande transition humaine : en finir avec l'idéologie coloniale, replacer l'humanité dans les cycles régénératifs de la Terre et redécouvrir une façon de nous individuer dans les multitudes, au-delà du capital et de l'État [67]. Néanmoins, l'économisme – cette croyance que tout phénomène a des causes seulement économiques – ne suffira pour nous libérer. Le capitalisme global est une hydre à plusieurs têtes qui s'approprie, intériorise et met en ordre de multiples couches de relations sociales [68]. Pour actualiser, lieu après

lieu, les régimes de valeurs régionaux, le capitalisme opère à travers les terrains complexes et entremêlés de la race, de la classe et du genre.

Au risque d'accepter les préceptes de ce que l'historienne Donna Haraway a écarté comme relevant d'une histoire du Salut – « Pouvons-nous désamorcer la bombe à temps ? » – la *désaliénation* doit démanteler ces multiples hiérarchies de l'oppression et les manières spécifiques dont elles interagissent localement avec les mécanismes d'accumulation [69]. Chemin faisant, nous devons nous tenir à distance de la tendance expansive du capital à la réappropriation, à travers des matérialismes productifs, sociaux ou symboliques [70]. Pour le dire autrement, nous devons nous tenir à distance de ce que l'on pourrait décrire comme un totalitarisme. Le capitalisme transforme tout en marchandise – l'exploration de Mars ici, le sommeil là-bas, les gisements de lithium, la réparation des respirateurs, et même la durabilité elle-même. Encore et encore, on retrouve la trace de ces incessantes permutations bien au-delà des usines ou des fermes. Une chose est on ne peut plus claire : quasiment tout le monde, tout le temps, est assujetti au marché et ce de bien des manières – un constat que les politiciens, qui plus est aujourd'hui, cherche à présenter comme une caractéristique anthropologique fondamentale [71].

En bref, une intervention réussie pour empêcher l'un des nombreux agents pathogènes, qui font la queue au bout du circuit agro-économique, de tuer un milliard de gens, implique nécessairement d'entrer en conflit global avec le capital et ses représentants locaux, quel que soit le nombre des fantassins de la bourgeoisie, parmi lesquels figure Alicia Glen, qui tentent de limiter les dégâts. Comme nous l'avons décrit dans nos travaux les plus récents, l'agro-industrie est en guerre avec la santé publique [72]. Et la santé publique est en train de perdre.

Si, toutefois, une humanité élargie parvenait à gagner un tel conflit générationnel, nous pourrions alors nous reconnecter avec un métabolisme planétaire qui, quoique se manifestant différemment selon les lieux, reconnecterait nos écologies avec nos économies [73]. De tels idéaux sont plus que des affaires d'utopistes. Car ce faisant, nous nous

dirigerions vers des solutions immédiates. Nous protégerions la complexité de la forêt, qui empêche les pathogènes les plus meurtriers de mettre leurs hôtes bien en ligne pour atteindre directement le réseau de transport international [74]. Nous réintroduirions de la diversité dans le bétail et les cultures, et nous replacerions l'élevage et l'agriculture à des échelles qui empêchent les pathogènes d'augmenter leur virulence et leur aire géographique [75]. Nous permettrions aux animaux d'élevage de se reproduire sur place, relançant ainsi la sélection naturelle qui permet à l'évolution immunitaire de suivre les pathogènes en temps réel. Plus largement, nous arrêterions de traiter la nature et la communauté, si riche de tout ce dont nous avons besoin pour survivre, comme un concurrent de plus dont il s'agirait de triompher avec l'aide du marché.

La solution n'est rien de moins que de donner naissance à un monde (ou peut-être plutôt de revenir sur Terre). Celle-ci permettra également de résoudre – en nous retroussant les manches – bon nombre de nos problèmes les plus urgents. Endeuillé ou coincé dans son salon, de New York à Beijing, aucun d'entre nous ne veut revivre une telle épidémie. Oui, les maladies infectieuses resteront une menace, comme elles l'ont été durant la plus grande partie de l'histoire humaine, causant la majorité des décès prématurés. Mais étant donné le bestiaire pathogénique qui circule actuellement, et dont le pire se répand désormais presque chaque année, nous sommes exposés au risque de voir une autre pandémie mortelle dans un délai bien plus court que les cent ans d'accalmie qui nous séparent de 1918. Pouvons-nous réviser fondamentalement nos modes d'appropriation de la nature, et faire en sorte de prolonger la trêve avec ces infections ?

Rob Wallace est épidémiologiste et évolutionniste.
Il a été consultant pour la FAO et les
Centres de Contrôle et de Prévention des Maladies (CDC), États-Unis.

Alex Liebman est doctorant en géographie humaine
à l'Université Rutgers et est titulaire d'un Master en agronomie
de l'Université du Minnesota, États-Unis.

Luis Fernando Chaves est un écologue spécialiste des maladies.
Il a été chercheur à l'Institut de Recherche sur l'Education,
la Nutrition et la Santé de Tres Rios, Costa Rica.

Rodrick Wallace est chercheur au Département d'Épidémiologie
de l'Institut de Psychatrie de l'État de New York,
Université Colombia, États-Unis.

Les auteurs remercient **Kenichi Okamoto**
pour ses commentaires perspicaces.

Rob Wallace, Alex Liebman, Luis Fernando Chaves and Rodrick Wallace,
"COVID-19 and Circuits of Capital",
Monthly Review, 2020, Volume 72, Issue 01 (April 2020).

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Aurélien Gabriel Cohen.
Article publié sur le site de
Terrestres, revue des livres, des idées et des écologies
le 30 avril 2020.

<http://www.terrestres.org/2020/04/30/le-covid-19-et-les-circuits-du-capital/>

Notes

1. Max Roser, Hannah Ritchie, et Esteban Ortiz-Ospina, "Coronavirus Disease (COVID-19) – Statistics and Research", *Our World in Data*.

2. Depuis la publication de l'article original, une seconde vague épidémique semble s'amorcer en Asie, et en particulier à Singapour, NdT.

3. Brian M. Rosenthal, Joseph Goldstein, and Michael Rothfeld, "Coronavirus in N.Y.: "Deluge" of Cases Begins Hitting Hospitals", *New York Times*, 20 mars 2020.

4. Hannah Rappleye, Andrew W. Lehren, Laura Stricklet, and Sarah Fitzpatrick, "The System Is Doomed": Doctors, Nurses, Sound off in NBC News Coronavirus Survey", *NBC News*, March 20, 2020.

5. Eliza Relman, "The Federal Government Outbid States on Critical Coronavirus Supplies After Trump Told Governors to Get Their Own Medical Equipment", *Business Insider*, 20 mars 2020 ; David Oliver, "Trump Announces U.S.-Mexico Border Closure to Stem Spread of Coronavirus", *USA Today*, 19 mars 2020.

6. Neil M. Ferguson *et al.* on behalf of the Imperial College COVID-19 Response Team, "Impact of Non-Pharmaceutical Interventions (NPIs) to Reduce COVID-19 Mortality and Healthcare Demand", 16 mars 2020.

7. Nassim Nicholas Taleb, *The Black Swan*, Random House, 2007 ; Chen Shen, Nassim Nicholas Taleb, and Yaneer Bar-Yam, "Review of Ferguson et al. « Impact of Non-Pharmaceutical Interventions", *New England Complex Systems Institute*, 17 mars 2020.

8. NewTmrw, Twitter post, 21 mars 2020.

9. Rodrick Wallace, "Pandemic Firefighting vs. Pandemic Fire Prevention", (texte inédit, 20 mars 2020). Disponible sur demande.

10. Jonathan Allen, "Trump's Not Worried About Coronavirus: But His Scientists Are", *NBC News*, 26 février 2020; Deb Riechmann, "Trump Disbanded NSC Pandemic Unit That Experts Had Praised", *AP News*, 14 mars 2020.

11. David E. Sanger, Eric Lipton, Eileen Sullivan, and Michael Crowley, "Before Virus Outbreak, a Cascade of Warnings Went Unheeded", *New York Times*, 19 mars 2020.

12. Marisa Taylor, "Exclusive: U.S. Axed CDC Expert Job in China Months Before Virus Outbreak", *Reuters*, 22 mars 2020.

13. Howard Waitzkin, (dir.), *Health Care Under the Knife: Moving Beyond Capitalism for Our Health*, Monthly Review Press, 2018.

14. Richard Lewontin and Richard Levins, "Let the Numbers Speak", *International Journal of Health Services* 30, n°4, 2000.

15. Owen Matthews, "Britain Drops Its Go-It-Alone Approach to Coronavirus", *Foreign Policy*, 17 mars 2020; Rob Wallace, "Pandemic Strike", *Uneven Earth*, 16 mars 2020 ; Isabel Frey, "Herd Immunity Is Epidemiological Neoliberalism", *Quarantimes*, March 19, 2020.

16. Adam Payne, "Spain Has Nationalized All of Its Private Hospitals as the Country Goes into Coronavirus Lockdown", *Business Insider*, 16 mars 2020.

17. Jeva Lange, "Senegal Is Reportedly Turning Coronavirus Tests Around "within 4 Hours" While Americans Might Wait a Week", *Yahoo News*, March 12, 2020.

18. Steph Sterling & Julie Margetta Morgan, *New Rules for the 21st Century: Corporate Power, Public Power, and the Future of Prescription Drug Policy in the United States*, Roosevelt Institute, 2019.

19. Jason Koebler, "Hospitals Need to Repair Ventilators: Manufacturers Are Making That Impossible", *Vice*, 18 mars 2020.

20. Manli Wang *et al.*, "Remdesivir and Chloroquine Effectively Inhibit the Recently Emerged Novel Coronavirus (2019-nCoV) In Vitro", *Cell Research* n°30, 2020.

21. "Autonomous Groups Are Mobilizing Mutual Aid Initiatives to Combat the Coronavirus", *It's Going Down*, 20 mars 2020.

22. Kristian G. Andersen, Andrew Rambaut, W. Ian Lipkin, Edward C. Holmes, & Robert F. Garry, "The Proximal Origin of SARS-CoV-2", *Nature Medicine*, 2020.

23. Rob Wallace, "Notes on a Novel Coronavirus", *MR Online*, 29 janvier 2020.

24. Marius Gilbert & al., "Preparedness and Vulnerability of African Countries Against Importations of COVID-19: A Modelling Study", *Lancet* 395, n°10227, 2020.

25. Juanjuan Sun, "The Regulation of 'Novel Food' in China: The Tendency of Deregulation", *European Food and Feed Law Review*, 10/6, 2015.

26. Emma G. E. Brooks, Scott I. Robertson, and Diana J. Bell, "The Conservation Impact of Commercial Wildlife Farming of Porcupines in Vietnam", *Biological Conservation*, 143/11, 2010.

27. Mindi Schneider, "Wasting the Rural: Meat, Manure, and the Politics of Agro-Industrialization in Contemporary China", *Geoforum* n°78, 2017.

28. Robert G. Wallace, Luke Bergmann, Lenny Hogerwerf, Marius Gilbert, "Are Influenzas in Southern China Byproducts of the Region's Globalising Historical Present?" *in* Jennifer Gunn, Tamara Giles-Vernick, and Susan Craddock (dir.), *Influenza and Public Health: Learning from Past Pandemics*, Routledge, 2010 ; Alessandro Broglia & Christian Kapel, "Changing Dietary Habits in a Changing World: Emerging Drivers for the Transmission of Foodborne Parasitic Zoonoses", *Veterinary Parasitology*, 182/1, 2011.

29. David Molyneux *et al.*, "Zoonoses and Marginalised Infectious Diseases of Poverty: Where Do We Stand?", *Parasites & Vectors* 4/106, 2011.

30. Stephen S. Morse *et al.*, "Prediction and Prevention of the Next Pandemic Zoonosis", *Lancet*, 380/9857, 2012 ; Rob Wallace, *Big Farms Make Big Flu: Dispatches on Infectious Disease, Agribusiness, and the Nature of Science*, Monthly Review Press, 2016.

31. Robert G. Wallace *et al.*, "The Dawn of Structural One Health: A New Science Tracking Disease Emergence Along Circuits of Capital", *Social Science & Medicine* n°129, 2015 ; Wallace, *Big Farms Make Big Flu*, *op. cit.*

32. Steven Cummins, Sarah Curtis, Ana V. Diez-Roux, & Sally Macintyre, "Understanding and Representing « Place » in Health Research: A Relational Approach", *Social Science & Medicine*, 65/9, 2007 ; Luke Bergmann & Mollie Holmberg, "Land in Motion", *Annals of the American Association of Geographer*, 106/4, 2016 ; Luke

Bergmann, "Towards Economic Geographies Beyond the Nature-Society Divide", *Geoforum* n°85, 2017.

33. Andrew K. Jorgenson, "Unequal Ecological Exchange and Environmental Degradation: A Theoretical Proposition and Cross-National Study of Deforestation, 1990–2000", *Rural Sociology*, 71/4, 2006 ; Becky Mansfield, Darla K. Munroe, and Kendra McSweeney, "Does Economic Growth Cause Environmental Recovery? Geographical Explanations of Forest Regrowth", *Geography Compass* 4/5, 2010 ; Susanna B. Hecht, "Forests Lost and Found in Tropical Latin America: The Woodland 'Green Revolution'", *Journal of Peasant Studies*, 41/5, 2014 ; Gustavo de L. T. Oliveira, "The Geopolitics of Brazilian Soybeans", *Journal of Peasant Studies,* 43/2, 2016.

34. Mariano Turzi, "The Soybean Republic", *Yale Journal of International Affairs*, 6/2, 2011 ; Rogério Haesbaert, *El Mito de la Desterritorialización: Del 'Fin de Los Territorios' a la Multiterritorialidad*, Siglo Veintiuno, 2011 ; Clara Craviotti, "Which Territorial Embeddedness? Territorial Relationships of Recently Internationalized Firms of the Soybean Chain", *Journal of Peasant Studies*, 43/2, 2016.

35. Wendy Jepson, Christian Brannstrom, & Anthony Filippi, "Access Regimes and Regional Land Change in the Brazilian Cerrado, 1972–2002", *Annals of the Association of American Geographers*, 100/1, 2010 ; Patrick Meyfroidt *et al*., "Multiple Pathways of Commodity Crop Expansion in Tropical Forest Landscapes", *Environmental Research Letters*, 9/7, 2014 ; Oliveira, "The Geopolitics of Brazilian Soybeans" ; Javier Godar, "Balancing Detail and Scale in Assessing Transparency to Improve the Governance of Agricultural Commodity Supply Chains", *Environmental Research Letters*, 11/3, 2016.

36. Rodrick Wallace *et al*., *Clear-Cutting Disease Control: Capital-Led Deforestation, Public Health Austerity, and Vector-Borne Infection*, Springer, 2018.

37. Mike Davis, *Planet of Slums*, Verso, 2016 ; Marcus Moench & Dipak Gyawali, *Desakota: Reinterpreting the Urban-Rural Continuum*, Institute for Social and Environmental Transition (Katmandu), 2008 ; Hecht, "Forests Lost and Found in Tropical Latin America", *op. cit.*

38. Ariel E. Lugo, "The Emerging Era of Novel Tropical Forests", *Biotropica*, 41/5, 2009.

39. Robert G. Wallace & Rodrick Wallace (dir.), *Neoliberal Ebola: Modeling Disease Emergence from Finance to Forest and Farm*, Springer, 2016 ; Wallace *et al*., *Clear-Cutting Disease Control ;* Giorgos Kallis and Erik Swyngedouw, "Do Bees Produce Value? A Conversation Between an Ecological Economist and a Marxist Geographer", *Capitalism Nature Socialism*, 29/3, 2018.

40. Robert G. Wallace *et al*., "Did Neoliberalizing West African Forests Produce a New Niche for Ebola?", International Journal of Health Services, 46/1, 2016.

41. Wallace & Wallace, *Neoliberal Ebola*, *op. cit.*

42. Júlio César Bicca-Marques and David Santos de Freitas, "The Role of Monkeys, Mosquitoes, and Humans in the Occurrence of a Yellow Fever Outbreak in a Fragmented Landscape in South Brazil: Protecting Howler Monkeys Is a Matter of Public Health", *Tropical Conservation Science*, 3/1, 2010 ; Júlio César Bicca-Marques *et al*., "Yellow Fever Threatens Atlantic Forest Primates", *Science Advances*, 25 mai 2017; Luciana Inés

Oklander *et al.*, "Genetic Structure in the Southernmost Populations of Black-and-Gold Howler Monkeys (Alouatta caraya) and Its Conservation Implications", PLoS ONE, 12/10, 2017 ; Natália Coelho Couto de Azevedo Fernandes *& al.*, "Outbreak of Yellow Fever Among Nonhuman Primates, Espirito Santo, Brazil, 2017", *Emerging Infectious Diseases*, 23/12, 2017 ; Daiana Mir, "Phylodynamics of Yellow Fever Virus in the Americas: New Insights into the Origin of the 2017 Brazilian Outbreak",*Scientific Reports*, 7/1, 2017.

43. Mike Davis, *The Monster at Our Door: The Global Threat of Avian Flu*, New Press, 2005 ; Jay P. Graham *et al.*, "The Animal-Human Interface and Infectious Disease in Industrial Food Animal Production: Rethinking Biosecurity and Biocontainment", *Public Health Reports*, 123/3, 2008 ; Bryony A. Jones *et al.*, "Zoonosis Emergence Linked to Agricultural Intensification and Environmental Change", *PNAS*, 110/21, 2013 ; Marco Liverani *et al.*, "Understanding and Managing Zoonotic Risk in the New Livestock Industries", *Environmental Health Perspectives*, 121/8, 2013 ; Anneke Engering, Lenny Hogerwerf, & Jan Slingenbergh, "Pathogen-Host-Environment Interplay and Disease Emergence", *Emerging Microbes and Infections*, 2/1, 2013 ; *World Livestock 2013: Changing Disease Landscapes*, Food and Agriculture Organization of the United Nations, 2013.

44. Robert V. Tauxe, "Emerging Foodborne Diseases: An Evolving Public Health Challenge", *Emerging Infectious Diseases*, 3/4, 1997 ; Wallace & Wallace, *Neoliberal Ebola*, op. cit. ; Ellyn P. Marder *& al.*, "Preliminary Incidence and Trends of Infections with Pathogens Transmitted Commonly Through Food – Foodborne Diseases Active Surveillance Network, 10 U.S. Sites, 2006–2017", *Morbidity and Mortality Weekly Report*, 67/11, 2018.

45. Robert G. Wallace, "Breeding Influenza: The Political Virology of Offshore Farming", *Antipode*, 41/5, 2009 ; Robert G. Wallace *et al.*, "Industrial Agricultural Environments" *in* Juliet Fall, Robert Francis, Martin A. Schlaepfer & Kezia Barker, The Routledge Handbook of Biosecurity and Invasive Species, Routledge (à paraître)

46. John H. Vandermeer, *The Ecology of Agroecosystems*, Jones & Bartlett, 2011 ; Peter H. Thrall *et al.*, "Evolution in Agriculture: The Application of Evolutionary Approaches to the Management of Biotic Interactions in Agro-Ecosystems", *Evolutionary Applications*, 4/2, 2011 ; R. Ford Denison, *Darwinian Agriculture: How Understanding Evolution Can Improve Agriculture*, Princeton University Press, 2012 ; Marius Gilbert, Xiangming Xiao & Timothy Paul Robinson, "Intensifying Poultry Production Systems and the Emergence of Avian Influenza in China: A 'One Health/Ecohealth' Epitome", *Archives of Public Health* n°75, 2017.

47. Mohammad Houshmar *& al.*, "Effects of Prebiotic, Protein Level, and Stocking Density on Performance, Immunity, and Stress Indicators of Broilers", *Poultry Science*, 91/2, 2012 ; A. V. S. Gomes *et al.*, "Overcrowding Stress Decreases Macrophage Activity and Increases Salmonella Enteritidis Invasion in Broiler Chickens", *Avian Pathology*, 43/1, 2014 ; Peyman Yarahmadi, Hamed Kolangi Miandare, Sahel Fayaz & Christopher Marlowe A. Caipang, "Increased Stocking Density Causes Changes in Expression of Selected Stress- and Immune-Related Genes, Humoral Innate Immune Parameters and

Stress Responses of Rainbow Trout (Oncorhynchus mykiss)", *Fish & Shellfish Immunology* n°48, 2016 ; Wenjia Li *& al.*, "Effect of Stocking Density and Alpha-Lipoic Acid on the Growth Performance, Physiological and Oxidative Stress and Immune Response of Broilers", Asian-*Australasian Journal of Animal Studies*, 32/12, 2019.

48. Virginia E. Pitzer *& al.*, "High Turnover Drives Prolonged Persistence of Influenza in Managed Pig Herds", *Journal of the Royal Society Interface*, 13/119, 2016 ; Richard K. Gast *& al.*, "Frequency and Duration of Fecal Shedding of Salmonella Enteritidis by Experimentally Infected Laying Hens Housed in Enriched Colony Cages at Different Stocking Densities", *Frontiers in Veterinary Science*, 2017 ; Andres Diaz *& al.*, "Multiple Genome Constellations of Similar and Distinct Influenza A Viruses Co-Circulate in Pigs During Epidemic Events", *Scientific Reports* n°7, 2017.

49. Katherine E. Atkins *et al.*, "Modelling Marek's Disease Virus (MDV) Infection: Parameter Estimates for Mortality Rate and Infectiousness", *BMC Veterinary Research*, 7/70, 2011 ; John Allen & Stephanie Lavau, "Just-in-Time" Disease: Biosecurity, Poultry and Power", *Journal of Cultural Economy*, 8/3, 2015 ; Pitzer *& al.*, "High Turnover Drives Prolonged Persistence of Influenza in Managed Pig Herds" ; Mary A. Rogalski, "Human Drivers of Ecological and Evolutionary Dynamics in Emerging and Disappearing Infectious Disease Systems", *Philosophical Transactions of the Royal Society* B 372, no. 1712 (2017).

50. Wallace, "Breeding Influenza" ; Katherine E. Atkins *& al.*, "Vaccination and Reduced Cohort Duration Can Drive Virulence Evolution: Marek's Disease Virus and Industrialized Agriculture", *Evolution*, 67/3, 2013 ; Adèle Mennerat, Mathias Stølen Ugelvik, Camilla Håkonsrud Jensen & Arne Skorping, "Invest More and Die Faster: The Life History of a Parasite on Intensive Farms", *Evolutionary Applications*, 10/9, 2017.

51. Martha I. Nelson *et al.*, "Spatial Dynamics of Human-Origin H1 Influenza A Virus in North American Swine", *PLoS Pathogens*, 7/6, 2011 ; Trevon L. Fuller *& al.*, "Predicting Hotspots for Influenza Virus Reassortment", *Emerging Infectious Diseases*, 19/4, 2013 ; Rodrick Wallace & Robert G. Wallace, "Blowback: New Formal Perspectives on Agriculturally-Driven Pathogen Evolution and Spread", *Epidemiology and Infection*, 143/10, 2014 ; Ignacio Mena *et al.*, "Origins of the 2009 H1N1 Influenza Pandemic in Swine in Mexico", eLife, 5, 2016 ; Martha I. Nelson *& al.*, "Human-Origin Influenza A(H3N2) Reassortant Viruses in Swine, Southeast Mexico", *Emerging Infectious Diseases*, 25/4, 2019.

52. Wallace, *Big Farms Make Big Flu*, pp. 192-201.

53. "Safer Food Saves Lives", Centers for Disease Control and Prevention, 3 novembre 2015 ; Lena H. Sun, "Big and Deadly: Major Foodborne Outbreaks Spike Sharply", *Washington Post*, 3 novembre 2015 ; Mike Stobbe, "CDC: More Food Poisoning Outbreaks Cross State Lines", *KSL*, 3 novembre 2015.

54. Sally Goldenberg, "Alicia Glen, Who Oversaw de Blasio's Affordable Housing Plan and Embattled NYCHA, to Depart City Hall", *Politico*, 19 décembre 2018.

55. Gary A. Dymski, "Racial Exclusion and the Political Economy of the Subprime Crisis", *Historical Materialism* n°17, 2009 ; Harold C. Barnett, "The Securitization of Mortgage Fraud", *Sociology of Crime, Law and Deviance* n°16, 2011.

56. Bob Ivry, Bradley Keoun & Phil Kuntz, "Secret Fed Loans Gave Banks $13 Billion Undisclosed to Congress", *Bloomberg*, 21 novembre 2011.

57. Michael J. de la Merced & David Barboza, "Needing Pork, China Is to Buy a U.S. Supplier", *New York Times*, 29 mai 2013.

58. "Goldman Sachs Pays US$300m for Poultry Farms", *South China Morning Post*, 4 août 2008.

59. "Goldman Sachs Invests in Chinese Pig Farming", *Pig Site*, 5 août 2008.

60. Katie Rogers, Lara Jakes, Ana Swanson, "Trump Defends Using 'Chinese Virus' Label, Ignoring Growing Criticism", *New York Times*, 18 mars 2020.

61. Karl Marx, *Capital: A Critique of Political Economy*, vol. 3, Penguin, 1993, p. 362.

62. Eric Lipton, Nicholas Fandos, Sharon LaFraniere & Julian E. Barnes, "Stock Sales by Senator Richard Burr Ignite Political Uproar", *New York Times*, 20 mars 2020.

63. Sharmin Mossavar-Rahmani *et al.*, "ISG Insight: From Room to Grow to Room to Fall", Goldman Sachs' Investment Strategy Group.

64. "Corona Crisis: Resistance in a Time of Pandemic", *Marx21*, 21 mars 2020 ; International Assembly of the Peoples and Tricontinental Institute for Social Research, "In Light of the Global Pandemic, Focus Attention on the People", *Tricontinental*, 21 mars 2020.

65. Wallace *et al.*, "The Dawn of Structural One Health", *op. cit.*

66. Wallace *et al.*, "Did Neoliberalizing West African Forests Produce a New Niche for Ebola?" ; Wallace *et al.*, *Clear-Cutting Disease Control*, *op. cit.*

67. Ernest Mandel, "Progressive Disalienation Through the Building of Socialist Society, or the Inevitable Alienation in Industrial Society?" in *The Marxist Theory of Alienation*, Pathfinder, 1970 ; Paolo Virno, *A Grammar of the Multitude*, Semiotext(e), 2004 ; Del Weston, *The Political Economy of Global Warming: The Terminal Crisis*, Routledge, 2014 ; McKenzie Wark, *General Intellects: Twenty-One Thinkers for the Twenty-First Century*, Verso, 2017 ; John Bellamy Foster, "Marx, Value, and Nature", *Monthly Review*, 70/3, juillet-août, 2018 ; Silvia Federici, *Re-enchanting the World: Feminism and the Politics of the Commons*, PM Press, 2018.

68. Butch Lee & Red Rover, *Night-Vision: Illuminating War and Class on the Neo-Colonial Terrain*, Vagabond, 1993 ; Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Entremonde, 2014 ; Anna Tsing, "Supply Chains and the Human Condition", *Rethinking Marxism*, 21/2, 2009 ; Glen Sean Coulthard, *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*, University of Minnesota Press, 2014 ; Leandro Vergara-Camus, *Land and Freedom: The MST, the Zapatistas and Peasant Alternatives to Neoliberalism*, Zed, 2014 ; Jackie Wang, *Le capitalisme carcéral*, Divergences, 2019.

69. Donna Haraway, "A Cyborg Manifesto: Science, Technology, and Socialist-Feminism in the Late Twentieth Century", in *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of*

Nature, Routledge, 1991 ; Keeanga-Yamahtta Taylor, (dir.), *How We Get Free: Black Feminism and the Combahee River Collective*, Haymarket, 2017.

70. Joseph Fracchia, "Organisms and Objectifications: A Historical-Materialist Inquiry into the 'Human and the Animal", *Monthly Review*, 68/10, Mars 2017 ; Omar Felipe Giraldo, *Political Ecology of Agriculture: Agroecology and Post-Development*, Springer, 2019.

71. Franco Berardi, *The Soul at Work: From Alienation to Autonomy*, Semiotext(e), 2009 ; Maurizio Lazzarato, *Signs and Machines: Capitalism and the Production of Subjectivity*, Semiotext(e), 2014 ; Wark, *General Intellects*, *op. cit*.

72. Rodrick Wallace, Alex Liebman, Luke Bergmann & Robert G. Wallace, "Agribusiness vs. Public Health: Disease Control in Resource-Asymmetric Conflict", texte soumis à publication, 2020.

73. Robert G. Wallace, Kenichi Okamoto & Alex Liebman, "Earth, the Alien Planet", *in* Daniel Bertrand Monk and Michael Sorkin, *Between Catastrophe and Revolution: Essays in Honor of Mike Davis*, UR, à paraître.

74. Wallace *et al*., *Clear-Cutting Disease Control*, *op. cit.*

75. Wallace *et al*., "Industrial Agricultural Environments", *op. cit.*

Robert G. Wallace

Agrobusiness et épidémie

D'où viens le coronavirus ?

11 mars 2020

Pas un jour ne passe sans qu'un gouvernement ne prenne des mesures spectaculaires face à l'épidémie de coronavirus. L'état d'urgence est déclaré, des millions de personnes sont confinées, les vols provenant d'Europe sont interdits aux États-Unis et les écoles françaises sont fermées. S'il est évident que face aux progrès de la maladie, des mesures s'imposent, il n'en demeure pas moins que les causes profondes de l'apparition du coronavirus demeurent absentes tant des débats qui font rage en ce moment que des politiques sanitaires menées par les différents gouvernements. Dans cet entretien réalisé le 11 mars 2020, le biologiste Robert G. Wallace souligne la responsabilité de l'agro-industrie dans l'émergence de nouvelles infections et esquisse des mesures radicales pour les empêcher : des mesures contre le capital.

Quel danger représente ce nouveau coronavirus ?

Robert G. Wallace : Cela dépend de différents facteurs. Où en est l'épidémie locale dans votre région ? Au début, au pic, à la fin ? Quelle est la qualité de la réponse en matière de santé publique ? Quelles sont les données démographiques locales ? Quel âge avez-vous ? Êtes-vous immunologiquement compromis ? Quel est votre état de santé sous-jacent ? Et puis il y a des facteurs qui ne sont pas diagnostiquables, par exemple, est-ce que votre immunogénétique, la génétique sous-jacente à votre réponse immunitaire, s'aligne ou non avec le virus ?

Toute cette agitation autour du virus n'est donc qu'une tactique pour nous faire peur ?

Non, certainement pas. Au niveau des populations, le Covid-19 affichait un taux de mortalité de 2 à 4 % au début de l'épidémie à Wuhan. En dehors de Wuhan, le taux de mortalité baisse à environ 1 %, voire moins, mais il paraît aussi augmenter par endroits, notamment en Italie et aux États-Unis. Sa mortalité ne semble donc pas très élevée par rapport, par exemple, au SRAS à 10 %, à la grippe de 1918 à 5-20 %, à la « grippe aviaire » H5N1 à 60 % ou, à certains endroits, au virus Ebola à 90 %. Mais elle dépasse certainement le taux de 0,1 % de la grippe saisonnière. Le danger ne se limite pas au taux de mortalité. Nous devons nous attaquer à ce que l'on appelle la pénétrance ou le taux d'attaque communautaire, c'est-à-dire la proportion de la population mondiale touchée par l'épidémie.

Pourriez-vous être plus précis ?

Le réseau mondial de transport n'a jamais été aussi connecté. En l'absence de vaccins ou d'antiviraux spécifiques pour les coronavirus, et en l'absence de toute immunité collective, même une souche dont le taux de mortalité n'est que de 1 % peut présenter un danger considérable. Avec une période d'incubation allant jusqu'à deux semaines et des preuves de plus en plus nombreuses d'une certaine transmission avant la maladie – c'est-à-dire avant que nous sachions que des personnes sont infectées -, il est probable que peu d'endroits seront exempts d'infection. Si, par exemple, Covid-19 enregistre un taux de mortalité de 1 % au cours de l'infection de quatre milliards de personnes, cela représente 40 millions de morts. Une petite proportion d'un grand nombre peut constituer un nombre très important.

Ce sont des chiffres effrayants pour un pathogène apparemment peu virulent…

C'est certain et nous ne sommes qu'au début de l'épidémie. Il est important de comprendre que de nombreuses nouvelles infections évoluent au cours des épidémies. L'infectiosité, la virulence ou les deux peuvent s'atténuer. Au contraire, on a vu d'autres épidémies augmenter

en virulence. La première vague de la pandémie de grippe, au printemps 1918, était une infection relativement bénigne. Ce sont les deuxième et troisième vagues de l'hiver et de l'année 1919 qui ont tué des millions de personnes.

Les sceptiques de la pandémie affirment que le nombre de patients infectés et tués par le coronavirus est largement inférieur à celui de la grippe saisonnière classique. Que pensez-vous de cette assertion ?

Je serais le premier à me réjouir si cette épidémie était contrôlée rapidement. Mais ces efforts pour écarter le danger potentiel du Covid-19 en citant d'autres maladies mortelles, en particulier la grippe, sont un artifice rhétorique pour faire comme si l'inquiétude concernant le coronavirus était déplacée.

La comparaison avec la grippe saisonnière est donc trompeuse…

Il n'est pas très logique de comparer deux agents pathogènes sur des parties différentes de leur courbe épidémique. Oui, la grippe saisonnière infecte plusieurs millions de personnes dans le monde, tuant, selon les estimations de l'OMS, jusqu'à 650 000 personnes par an. Cependant, le Covid-19 ne fait que commencer son voyage épidémiologique. Et contrairement à la grippe, nous n'avons ni vaccin, ni immunité collective pour ralentir l'infection et protéger les populations les plus vulnérables.

Même si la comparaison est trompeuse, ces deux maladies sont des virus et ils appartiennent même à un groupe spécifique, les virus à ARN. Les deux peuvent provoquer une maladie. Tous deux affectent la bouche et la gorge et parfois aussi les poumons. Enfin, ils sont tous deux assez contagieux.

Ce sont des similitudes superficielles qui manquent un élément essentiel dans la comparaison de deux agents pathogènes. Nous en savons beaucoup sur la dynamique de la grippe alors que nous en savons très peu sur le Covid-19. C'est un saut dans l'inconnu. Il y aura beaucoup d'éléments sur le Covid-19 qui demeureront inconnus jusqu'à ce que l'épidémie se manifeste pleinement. En même temps, il est

important de comprendre qu'il ne s'agit pas de comparer le Covid-19 à la grippe. Il y a le Covid-19 d'une part et la grippe d'autre part. L'émergence d'infections multiples capables de devenir pandémiques et de s'attaquer conjointement aux populations devrait constituer la préoccupation principale.

Vous menez des recherches sur les épidémies et leurs causes depuis plusieurs années. Dans votre livre ***Big Farms Make Big Flu***, vous tentez notamment d'établir des liens entre les pratiques agricoles industrielles, l'agriculture biologique et l'épidémiologie virale. Quelles sont vos conclusions ?

Le véritable danger de chaque nouvelle épidémie est l'échec à – ou, pour le dire plus précisément, le refus opportun de – comprendre que chaque nouveau Covid-19 n'est pas un incident isolé. L'augmentation de l'occurrence des virus est étroitement liée à la production alimentaire et à la rentabilité des sociétés multinationales. Quiconque cherche à comprendre pourquoi les virus deviennent plus dangereux doit étudier le modèle industriel de l'agriculture et, plus particulièrement, de l'élevage animal. À l'heure actuelle, peu de gouvernements et scientifiques sont prêts à le faire. Bien au contraire.

Lorsque de nouveaux foyers apparaissent, les gouvernements, les médias et jusqu'à la plupart des établissements médicaux sont tellement pris sur l'urgence qu'ils écartent les causes structurelles qui poussent de multiples agents pathogènes marginaux à devenir soudainement des célébrités mondiales, les uns après les autres.

Qui faut-il blâmer ?

J'ai évoqué l'agriculture industrielle, mais elle s'inscrit dans un champ bien plus large. Le capital est le fer de lance de l'accaparement des dernières forêts primaires et des terres agricoles détenues par les petits exploitants dans le monde. Ces investissements favorisent la déforestation et le développement, ce qui entraîne l'apparition de maladies. La diversité et la complexité fonctionnelles que représentent ces immenses étendues de terre sont rationalisées de telle sorte que des agents pathogènes auparavant enfermés se répandent dans le bétail local

et les communautés humaines. En bref, les métropoles centrales, comme Londres, New York et Hong Kong, devraient être considérées comme nos principaux foyers de maladies.

Pour quelles maladies est-ce le cas ?

Il n'y a pas d'agents pathogènes indépendants du capital à ce stade. Même les populations les plus éloignées géographiquement finissent par être touchées, fut-ce de manière distale. Les virus Ebola et Zika, le coronavirus, la fièvre jaune, diverses formes de grippe aviaire et la peste porcine africaine chez les porcs comptent parmi les nombreux agents pathogènes qui quittent les arrière-pays les plus reculés pour se diriger vers les boucles périurbaines, les capitales régionales et, finalement, vers le réseau mondial de transport. On passe de chauves-souris frugivores du Congo à la mort de bronzeurs de Miami en quelques semaines.

Quel est le rôle des entreprises multinationales dans ce processus ?

À l'heure actuelle, la planète Terre est en grande partie une ferme planétaire, tant en termes de biomasse que de terres cultivées. L'agrobusiness vise à s'accaparer le marché alimentaire. La quasi-totalité du projet néolibéral est organisée autour du soutien aux efforts des entreprises basées dans les pays industrialisés les plus avancés pour voler les terres et les ressources des pays les plus pauvres. En conséquence, nombre de nouveaux agents pathogènes, jusqu'alors tenus en échec par des écologies forestières en évolution constante, sont désormais libres, et menacent le monde entier.

Quels sont les effets des méthodes de production des entreprises agroalimentaires sur ce phénomène ?

L'agriculture capitaliste, en remplaçant les écologies naturelles, offre les moyens exacts par lesquels les agents pathogènes peuvent développer les phénotypes les plus virulents et les plus infectieux. On ne pourrait pas concevoir un meilleur système pour produire des maladies mortelles.

Comment cela se fait-il ?

L'utilisation de monocultures génétiques d'animaux domestiques supprime les pare-feux immunitaires disponibles pour ralentir la

transmission. Des populations plus nombreuses et plus denses favorisent des taux de transmission plus élevés tandis que les conditions de promiscuité diminuent la réponse immunitaire. Le haut débit, inhérent à toute production industrielle, fournit un approvisionnement continuellement renouvelé de sujets sensibles, constituant une forme de carburant pour l'évolution de la virulence. En d'autres termes, l'agrobusiness est tellement axé sur les profits que la sélection d'un virus qui pourrait tuer un milliard de personnes est considérée comme un risque digne d'intérêt.

Quoi ?!

Ces entreprises peuvent simplement externaliser les coûts de leurs opérations épidémiologiquement dangereuses sur le reste du monde. Des animaux eux-mêmes aux consommateurs, en passant par les travailleurs agricoles, les environnements locaux et les gouvernements du monde entier. Les dommages sont si importants que si nous devions réintégrer ces coûts dans les bilans des entreprises, l'agrobusiness tel que nous le connaissons serait définitivement arrêté. Aucune entreprise ne pourrait supporter les coûts des dommages qu'elle impose.

Dans de nombreux médias, on prétend que le point de départ du coronavirus était un « marché d'aliments exotiques » à Wuhan. Cette description est-elle fondée ?

Oui et non. Il existe des indices spatiaux en faveur de cette hypothèse. La généalogie des contacts a permis de relier les infections au marché de gros des fruits de mer de Hunan, à Wuhan, où des animaux sauvages étaient vendus. L'échantillonnage de l'environnement semble permettre de désigner l'extrémité ouest du marché où les animaux sauvages étaient conservés.

Mais jusqu'où faut-il remonter et jusqu'où faut-il enquêter ? Quand exactement l'urgence a-t-elle réellement commencé ? En se concentrant sur le marché, on passe à côté des origines de l'agriculture sauvage dans l'arrière-pays et de sa capitalisation croissante. À l'échelle mondiale, et en Chine, l'alimentation sauvage est de plus en plus formalisée comme secteur économique. Mais sa relation avec l'agriculture industrielle va

au-delà du fait de tirer les mêmes sources de revenus. À mesure que la production industrielle – porcine, avicole et autres – s'étend à la forêt primaire, elle fait pression sur les exploitants d'aliments sauvages pour qu'ils s'enfoncent davantage dans la forêt à la recherche de populations sources, augmentant ainsi l'interface avec de nouveaux agents pathogènes et, par là leur propagation. C'est le cas pour le Covid-19.

Le Covid-19 n'est pas le premier virus à se développer en Chine que le gouvernement a tenté de dissimuler.

Oui, [en 2002, le SRAS provenait d'une autre région de Chine, et avait la même origine, un marché d'animaux sauvages et domestiques ; NdE] mais il ne s'agit pas d'une exception chinoise. Les États-Unis et l'Europe ont également servi de terrain d'essai pour de nouveaux virus de grippes, récemment H5N2 et H5Nx. Leurs multinationales et leurs intermédiaires néocoloniaux ont été à l'origine de l'émergence d'Ebola en Afrique de l'Ouest et de Zika au Brésil. Les responsables étatsuniens de la santé publique ont couvert l'agrobusiness lors des épidémies de H1N1 (2009) et de H5N2.

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a maintenant proclamé l'« urgence sanitaire de portée internationale ». Cette étape est-elle correcte ?

Oui. Le danger d'un tel agent pathogène est que les autorités sanitaires ne maîtrisent pas la distribution statistique des risques. Nous n'avons aucune idée de la façon dont l'agent pathogène peut réagir. Nous sommes passés en quelques semaines d'une épidémie dans un marché à des infections qui se sont répandues dans le monde entier. L'agent pathogène pourrait tout simplement s'épuiser. Ce serait formidable. Mais nous ne savons pas. Une meilleure préparation augmenterait les chances de réduire la vitesse de fuite de l'agent pathogène.

La déclaration de l'OMS fait également partie de ce que j'appelle le théâtre de la pandémie. Les organisations internationales sont toujours mortes de leur inaction, comme par exemple la Société des Nations. L'ONU est toujours préoccupée par sa propre pertinence, son pouvoir

et son financement. Mais cet activisme peut aussi converger et permettre la préparation et la prévention réelles dont le monde a besoin pour perturber les chaînes de transmission de Covid-19.

La restructuration néolibérale du système de soins de santé a aggravé à la fois la recherche et les soins généraux des patients, par exemple dans les hôpitaux. Quelle différence un système de soins de santé mieux financé pourrait-il faire pour lutter contre le virus ?

Il y a l'histoire terrible mais révélatrice de l'employé d'une société d'appareils médicaux de Miami qui, à son retour de Chine avec des symptômes ressemblant à ceux de la grippe, a fait ce qui s'imposait à sa famille et à sa communauté et a exigé qu'un hôpital local lui fasse passer un test de dépistage du Covid-19. Il s'inquiétait que son option minimale Obamacare ne couvre pas les tests. Il a eu raison. Il s'est soudainement retrouvé à devoir payer 3 270 dollars.

Il pourrait être intéressant dans le contexte étatsunien d'exiger une ordonnance d'urgence qui stipule qu'en cas de pandémie, toutes les factures médicales liées aux tests d'infection et au traitement après un test positif soient prises en charge par le gouvernement fédéral. Nous voulons encourager les gens à chercher de l'aide, après tout, plutôt que de se cacher – et d'infecter les autres – parce qu'ils n'ont pas les moyens de se faire soigner. La solution évidente est un service national de santé – doté d'un personnel et d'équipements suffisants pour gérer de telles urgences à l'échelle de la communauté – afin qu'un problème aussi absurde que celui de décourager la coopération communautaire ne se pose jamais.

Dès que le virus est découvert dans un pays, les gouvernements réagissent partout par des mesures autoritaires et punitives, comme la mise en quarantaine obligatoire de zones entières de terres et de villes. Des mesures aussi drastiques sont-elles justifiées ?

Utiliser une épidémie pour tester le dernier cri en matière de contrôle autocratique est une catastrophe : le capitalisme a déraillé. En matière de santé publique il me paraît a priori plus judicieux de s'appuyer sur la

confiance et l'empathie, qui sont des facteurs épidémiologiques décisifs. Sans eux, les autorités perdent le soutien des populations.

Un certain sens de la solidarité et du respect forment des aspects essentiels pour susciter la coopération dont nous avons besoin pour survivre ensemble à de telles menaces. Des quarantaines autonomes avec le soutien approprié – vérifications par des brigades de quartier formées, des camions d'approvisionnement alimentaire faisant du porte-à-porte, la suspension du travail et l'assurance chômage – peuvent susciter ce type de coopération, et créer le sentiment que nous sommes tous dans le même bateau.

Comme vous le savez peut-être, en Allemagne, avec l'AfD, nous avons un parti *de facto* nazi avec 94 sièges au parlement. La droite nazie dure et d'autres groupes associés aux politiciens de l'AfD utilisent la crise du coronavirus dans leurs campagnes d'agitations. Ils diffusent de faux rapports sur le virus et exigent du gouvernement des mesures plus autoritaires : restriction des vols et des arrêts d'entrée pour les migrants, fermeture des frontières et quarantaine forcée…

L'interdiction de voyager et la fermeture des frontières sont des exigences avec lesquelles la droite radicale veut racialiser ce qui sont désormais des maladies mondiales. C'est évidemment un non-sens. À ce stade, alors que le virus est en train de se propager partout, la chose sensée à faire est de développer une santé publique résiliante qui ait les moyens de traiter et de guérir toutes celles et ceux qui sont infectés.

Plus profondément, il faudrait évidemment commencer par cesser de voler les terres des gens à l'étranger et de favoriser les exodes. Ainsi nous pourrions empêcher les agents pathogènes d'apparaître.

Que faudrait-il faire pour procéder à des changements durables ?

Pour réduire l'apparition de nouveaux foyers de virus, la production alimentaire doit changer radicalement. L'autonomie des agriculteurs combinée à un secteur public fort pourraient freiner les effets de cliquets environnementaux et les fuites en avant infectieuses. Il faudrait également réintroduire des variétés diverses d'animaux et de cultures – dans le cadre d'un ré-ensauvagement stratégique – tant au niveau des

exploitations agricoles qu'au niveau régional. Puis permettre aux animaux destinés à l'alimentation de se reproduire sur place pour transmettre les immunités développées. Relier la production à la circulation. Subventionner des programmes de soutien des prix et d'achat par les consommateurs pour soutenir la production agroécologique. Défendre ces expériences à la fois contre les contraintes que l'économie néolibérale impose aux individus et aux communautés et contre la menace d'une répression étatique menée par le capital.

Quels mots d'ordre porter face à la dynamique croissante des épidémies ?

Il faut mettre définitivement fin à l'agrobusiness en tant que mode de reproduction sociale, ne serait-ce que pour des raisons de santé publique. La production alimentaire capitaliste repose sur des pratiques qui mettent en danger l'humanité tout entière, contribuant en l'occurrence à déclencher une nouvelle pandémie mortelle.

Nous devons exiger que les systèmes alimentaires soient socialisés de manière à empêcher l'émergence d'agents pathogènes aussi dangereux. Pour cela, il faudra d'abord réintégrer la production alimentaire dans les besoins des communautés rurales. Cela nécessitera des pratiques agroécologiques qui protègent l'environnement et les agriculteurs qui cultivent nos aliments. En gros, nous devons combler les fossés métaboliques qui séparent nos écologies de nos économies. En bref, nous avons un monde à gagner.

Entretien réalisé par Yaak Pabst.
Texte initialement paru sur le site de la revue allemande Marx21.

<http://acta.zone/agrobusiness-epidemie-dou-vient-le-coronavirus-entretien-avec-rob-wallace/>

Robert G. Wallace

Grève pandémique et coronavirus

Suite de l'entretien avec Robert G. Wallace

25 mars 2020

Voici la suite de l'interview avec le biologiste de l'évolution et phylogéographe marxiste Robert G. Wallace, deux semaines après la première interview.

Note de l'auteur : Après avoir appuyé sur le bouton « envoyer », j'ai noté que, deux semaines après le premier entretien, mes réponses prennent ici un ton plus tranchant. Alors qu'auparavant, j'abordais l'épidémie au moyen d'une analyse structurelle radicale et conséquente, maintenant que la pandémie approche, je commence à ressentir un manque cruel de tactiques de lutte radicales.

Je voudrais vous demander votre avis sur la récente proposition des autorités britanniques de ne prendre aucune mesure drastique pour endiguer le virus et de miser plutôt sur le développement d'une immunité collective. Vous avez écrit : « c'est un échec qui se prétend solution. » Est-ce que vous pouvez nous en dire plus ?

Robert Wallace : Les Conservateurs britanniques affirment adopter la position des États-Unis en refusant activement l'idée que la couverture médicale constitue le meilleur remède actif. Le gouvernement cherche à capitaliser sur sa réaction tardive en laissant le COVID-19 faire son œuvre parmi la population, pour générer l'immunité collective qui protégera selon lui les plus vulnérables. C'est tout le contraire du « je m'abstiendrai de tout mal », que promet le serment d'Hippocrate. C'est plutôt : causons le maximum de dégâts.

Dans les milieux épidémiologiques, l'immunité collective est au mieux envisagée comme un avantage collatéral peu glorieux d'une épidémie. Il y a alors suffisamment de personnes porteuses d'anticorps de l'épidémie précédente pour maintenir la population sujette à la maladie à un niveau assez bas pour qu'aucune nouvelle infection ne se maintienne, protégeant au passage même ceux qui n'avaient pas été exposés auparavant. Il s'agit toutefois d'un effet qui n'est que transitoire si l'agent pathogène en question continue d'évoluer, couvé par la population. Nous ferions mieux d'induire cette immunité par des campagnes de vaccinations. En général, il faut qu'une majorité de la population soit vaccinée pour obtenir un tel résultat. Ce qui, hormis les défaillances du marché à produire suffisamment de vaccins, ne pose aucun problème puisque quasiment personne ne décède des suites de ceux-ci.

Étant donné le nombre de morts que laisse une pandémie létale dans son sillage, aucun système de santé ne se fixerait délibérément comme objectif un épiphénomène d'après-coup. Aucun gouvernement responsable des vies qui composent la population ne laisserait le champ libre à un tel agent pathogène – et ce, quels que soient les tours de passe-passe qu'on annonce sur le « freinage » de la propagation, comme si un gouvernement qui a déjà un temps de retard pouvait exercer un contrôle magique. Une campagne de négligence délibérée tuerait des centaines de milliers de ces personnes vulnérables que les Conservateurs prétendent vouloir protéger.

Anéantir le village pour le sauver est le principe premier d'un État dont le caractère de classe se fait des plus virulents. C'est le signe d'un empire en bout de course qui, incapable de mener le combat de la même façon que la Chine et d'autres pays, prétend que ses échecs sont précisément la solution.

En Italie, malgré la quarantaine et à part les quelques personnes qui peuvent travailler depuis leur domicile, beaucoup de travailleur·ses continuent de se rendre sur leurs lieux de travail tous les jours. De nombreux magasins sont fermés, mais la plupart des usines restent ouvertes, même quand elles ne produisent pas de biens

de première nécessité. Récemment, les syndicats et la fédération patronale italienne ont conclu un accord concernant les mesures de sécurité sur le lieu de travail, qui ne donne aux entreprises que des « recommandations » sur la distance entre les salarié·es, la propreté, le port de masque, sans plus de précisions. Il y a de fortes raisons de penser qu'elles ne seront pas respectées. Qu'en pensez-vous ? La puissance des travailleur·ses constitue-t-elle une variable épidémiologique ?

Les travailleur·ses sont traité·es comme de la chair à canon. Pas seulement sur le champ de bataille, mais aussi chez eux. Dans le cas présent, vous avez un virus qui se répand dans la population italienne plus vite qu'il ne l'a fait en Chine, et le capital prétend que les affaires continuent – leurs affaires. Négocier un accord qui permette que le travail continue sans précautions épidémiologiques de haut niveau – en gros dire qu'on bouffera n'importe quelle merde qu'ils nous serviront – est dévastateur, à la fois pour les travailleur·ses et pour la santé même du pays.

Si ce n'est pour la légitimité même de vos syndicats, alors pour votre vie même, celle de vos collègues les plus vulnérables et des membres de votre communauté, fermez ces usines ! Le pic de cas en Italie est si vertigineux que l'auto-quarantaine et les conditions de travail négociées ne suffiront pas à enrayer l'épidémie. Le COVID-19 est trop infectieux et, dans un contexte d'engorgement médical, trop mortel pour se contenter de demi-mesures. L'Italie est submergée par un virus qui fait des ravages, et le combat se mène porte à porte, maison après maison. Ce que je veux dire, c'est que l'Italie doit se bouger le cul pour s'en sortir, et pas plus tard que maintenant !

Il est vrai qu'aux jours les plus sombres et les plus dangereux, les travailleur·ses soutiennent le monde à bout de bras, y compris pendant une épidémie mortelle. Mais si le travail en question n'est pas indispensable durant la quarantaine généralisée, il faut l'interrompre. Comme dans plusieurs pays du monde, le gouvernement doit garantir les salaires des travailleur·ses qui quittent leur poste pour le bien de la santé du pays.

Ce n'est pas à moi de prendre la décision, et mon propre pays [les Etats-Unis, NdT] est en train de foirer totalement sa réaction à la pandémie, mais si le capital s'oppose à de tels efforts visant à protéger la santé de millions de personnes, alors les travailleur·ses italien·nes, comme ceux d'ailleurs, devraient ressortir leur fière histoire de militantisme ouvrier et trouver le moyen d'arracher le commandement des opérations aux rapaces et aux incompétents. Si les usines qui produisent des biens non essentiels continuent de tourner, cela signifie que la direction et les profiteurs qui sont derrière n'en ont rien à foutre de notre gueule. Même aujourd'hui, le directeur financier est plus que ravi de pouvoir comptabiliser les travailleur·ses mort·es au titre de frais de production, tant qu'il parvient à s'en tirer.

Ce ne serait pas la première fois que les habitant·es de la région se soulèvent durant une épidémie. L'historien Sheldon Watts rapporte une révolte inattendue à l'aube du capitalisme de la catastrophe :

> « Dans leur précipitation à sauver leur peau [de la peste] en prenant la fuite, les magistrats florentins s'inquiétaient que la plèbe qu'ils laissaient derrière eux ne prît le contrôle de la ville ; cette crainte était peut-être justifiée. À l'été 1378, alors que les conflits entre factions paralysaient, pour un temps, l'élite florentine, des travailleurs du textile prirent le contrôle du gouvernement et restèrent pendant plusieurs mois au pouvoir. »

Plusieurs mois aujourd'hui pourraient sauver plusieurs milliers de vies. Alors que la plupart des pays sont à une dizaine de jours de connaître la difficile situation italienne, les travailleur·ses italien·nes peuvent montrer au reste du monde que la vie des masses les plus pauvres vaut plus que le profit de quelques-uns.

<http://agitationautonome.com/2020/03/21/greve-pandemique-et-coronavirus-entretien-avec-robert-g-wallace/>

Robert G. Wallace

Notes sur le nouveau coronavirus

29 janvier 2020

Le texte qui suit constitue la première analyse de l'auteur dans la conjoncture du COVID-19, précédant donc l'interview du 11 mars 2020 (voir ci-dessous). Ainsi, malgré quelques indications statistiques devenues obsolètes depuis, l'analyse de fond de Wallace tire sa force du croisement de plusieurs domaines comme la biologie, l'écologie et la critique de l'économie politique.

Un nouveau coronavirus létal, le 2019-nCoV, apparenté au SRAS et MERS, et originaire, semble-t-il, des marchés d'animaux vivants de Wuhan, en Chine, commence à se propager à toute la surface du globe.

Les autorités chinoises ont fait état de 5 974 cas à travers tout le pays, dont 1 000 graves. Les foyers infectieux se trouvant dans la quasi-totalité des provinces, les autorités ont averti que le 2019-nCoV semble se diffuser hors de son épicentre.

Cette évaluation semble confortée par une première modélisation.

Le taux de reproduction de base du virus, qui mesure le nombre de nouveaux cas par infection sans limitation des possibles cas d'infection, s'élève à 3,11. Ce qui signifie que, face à une telle dynamique, une campagne de contrôle doit juguler presque 75 % des nouvelles infections pour espérer infléchir l'épidémie. L'équipe chargée de la modélisation estime à plus de 21 000 le nombre de cas, identifiés ou non, pour la seule ville de Wuhan [au 15 mars 2020, les estimations de

l'OMS s'élèvent à 70 000 cas, pour la province du Hubei dont Wuhan est la capitale].

Le séquençage complet du génome du virus ne présente que peu de différences entre les échantillons prélevés dans tout le pays. Si un virus à ARN avec une évolution aussi rapide connaissait une propagation plus lente, on constaterait des disparités dans les mutations s'accumulant dans certains endroits.

Le coronavirus commence à faire son apparition à l'étranger. Des voyageurs porteurs du 2019-nCoV ont été pris en charge en Australie, en France, à Hong Kong, au Japon, en Malaisie, au Népal, au Vietnam, à Singapour, en Corée du Sud, en Thaïlande, à Taïwan et aux États-Unis, entraînant des épidémies locales dans au moins six pays.

Étant donné que la contamination se produit entre humains que la période d'incubation (supposée) est de deux semaines avant que la maladie ne se déclare, sa propagation au monde entier ne manquera pas de se poursuivre. La question de savoir si ce sera « Wuhan partout » reste, quant à elle, ouverte.

La progression maximale à échelle mondiale du virus dépendra de la différence entre taux d'infection et taux d'excrétion de l'infection, suite à la guérison ou au décès. Si le taux d'infection est très supérieur au taux d'excrétion, la quasi-totalité de la population mondiale pourrait être infectée. Toutefois, ce scénario devrait connaitre de grandes variations géographiques, tant en raison des différences entre les réactions des pays que des probabilités de décès.

Les sceptiques quant à l'hypothèse pandémique ne croient pas à une telle possibilité. Le nombre de patients décédés suite à une infection par le 2019-nCoV est très inférieur à celui de la grippe saisonnière classique. Mais l'erreur consiste à confondre le premier temps d'une épidémie avec la nature fondamentale d'un virus.

Les épidémies sont dynamiques. Certes, certaines se résorbent, y compris, peut-être, le 2019-nCoV. Cependant, il faut à la fois que l'évolution tire les bonnes cartes et un peu de chance pour parvenir à une élimination spontanée. Parfois, les hôtes ne sont pas assez

nombreux pour maintenir la transmission. D'autres épidémies, quant à elle, explosent. Celles qui parviennent à occuper le devant de la scène mondiale peuvent changer les règles du jeu, même si elles finissent par s'éteindre. Elles rompent la monotonie quotidienne, même celle d'un monde en proie aux troubles et à la guerre.

La mortalité de toute souche pandémique est, évidemment, le cœur de la question.

Si le virus se révèle être moins infectieux ou mortel qu'on ne l'imaginait au départ, la civilisation suivra son cours, malgré le nombre de morts. L'épidémie de grippe H1N1 de 2009, qui a terrifié tant de monde il y a maintenant plus de 10 ans, s'est révélée moins virulente qu'elle n'y paraissait initialement. Mais même cette souche s'est répandue au sein de la population mondiale, tuant en silence nombre de malades dans des proportions bien plus grandes que ne le laissaient entendre les rectificatifs qui ont suivis. Le virus H1N1 (de 2009) est responsable de la mort de 579 000 personnes la première année, entraînant des complications dans quinze fois plus de cas que ce que les tests en laboratoire avaient, dans un premier temps, prévu.

Le danger tient à l'interconnexion sans précédent de l'humanité. La grippe H1N1 de 2009 a traversé l'océan Pacifique en neuf jours, dépassant de plusieurs mois les modélisations les plus poussées du réseau mondial de transport. Les données des compagnies aériennes montrent une multiplication des vols intérieurs chinois *par un facteur 10* depuis l'épidémie de SRAS (2002-2003).

Avec une percolation aussi étendue, la faible mortalité d'un grand nombre d'infections peut tout de même se traduire par un grand nombre de décès. Si quatre milliards de personnes étaient infectées avec un taux de mortalité de seulement 2 %, moins de la moitié de celui de la pandémie de grippe espagnole de 1918, 80 millions de personnes seraient tuées. Et, contrairement à la grippe saisonnière, nous ne disposons ni d'immunité collective, ni de vaccin pour la ralentir. Même en accélérant son développement, il faudra au mieux 3 mois pour produire un vaccin pour le nCoV 2019, à supposer que cela fonctionne.

Les chercheurs n'ont réussi à mettre au point un vaccin contre la grippe aviaire H5N2 qu'après la fin de l'épidémie étatsunienne.

Un paramètre épidémiologique crucial sera le lien entre l'infectiosité et le moment auquel les symptômes se déclarent. Le SRAS et le MERS ne se sont avérés infectieux qu'à partir de l'apparition des symptômes. S'il en va de même avec le CoV 2019, nous pourrions être, tout bien considéré, en bonne voie. Même sans vaccin ni antiviraux adaptés, nous pourrions immédiatement placer en quarantaine les personnes malades, mettant ainsi un terme aux chaînes de transmission à l'aide d'une politique de santé publique qui remonte au XIXe siècle.

Dimanche [26 janvier 2020], cependant, le ministre chinois de la Santé Ma Xui a sidéré le monde entier en annonçant que le 2019-nCoV s'avérait être infectieux *avant* l'apparition des symptômes. C'est un tel revirement que les épidémiologistes américains, furieux, demandent à avoir accès aux nouvelles données relatives à l'infectiosité. Le choc tient au fait que les chercheurs états-uniens ne s'attendaient pas à voir évoluer le virus hors de ce qui était pour eux l'alpha et l'oméga des modèles de santé publique. Si les nouvelles concernant l'infectiosité se confirment, les autorités sanitaires ne pourront pas repérer les nouveaux cas actifs à partir des symptômes.

Ces inconnues – la source exacte, l'infectiosité, la pénétrance et les traitements possibles – expliquent pourquoi les épidémiologistes et les responsables de la santé publique sont aussi inquiets à propos du 2019-nCoV. Contrairement aux grippes saisonnières auxquelles font référence les sceptiques du scénario pandémique, l'incertitude en la matière déstabilise les praticiens.

Il est dans la nature de ce travail de s'inquiéter, certes. Cette préoccupation est partie intégrante des probabilités elles-mêmes et les erreurs systémiques sont plus largement intégrées dans la profession médicale. Les dommages causés par une absence de préparation face à une épidémie qui se révèle meurtrière surpassent largement l'embarras d'une préparation en vue d'une épidémie qui ne s'avère pas à la hauteur du battage médiatique. Mais à une époque qui célèbre l'austérité, rares

sont les gouvernements désireux de payer pour une catastrophe qui n'est pas certaine, quels que soient les gains collatéraux de la précaution ou, au contraire, les terribles pertes d'un mauvais pari.

Bien souvent, le choix de la réaction n'est de toute façon pas entre les mains des épidémiologistes. Les autorités étatiques qui prendront de telles décisions jonglent avec des objectifs multiples et souvent contradictoires. Endiguer une épidémie, même mortelle, n'est pas toujours considéré comme le plus crucial.

Tandis que les autorités se débattent pour savoir comment réagir, l'ampleur de la catastrophe peut soudainement connaître une accélération. Comme le montre le 2019-nCoV lui-même, qui est passé en un mois d'un seul marché alimentaire à la scène mondiale, les statistiques peuvent progresser sur des distances et des vitesses telles qu'elles assènent un coup fatal aux meilleures tentatives des épidémiologistes sur le terrain, leur raison d'être.

*

Mes propres réactions viscérales face à cette évolution de la maladie sont passées de l'inquiétude à l'impatience en passant par la déception.

Je suis biologiste de l'évolution et spécialiste de phylogéographie en santé publique. J'ai travaillé durant vingt-cinq ans sur divers aspects de ces nouvelles pandémies, soit la plus grande partie de ma vie adulte. Comme je l'ai expliqué ailleurs, et avec l'aide de beaucoup d'autres, j'ai tenté de faire fructifier la mise de départ, l'état des connaissances de ces agents pathogènes, qui vont du séquençage génétique lors de mes premières recherches à la géographie économique de l'utilisation des sols, l'économie politique de l'agriculture internationale et l'épistémologie des sciences.

La lucidité rend parfois l'âme amère. Tandis que les réseaux sociaux bruissaient d'interrogations sur le 2019-nCoV, ma première réaction frisait la provocation et l'épuisement. Qu'est-ce que vous attendez de moi que je dise, au juste ? Qu'est ce que vous voulez que j'y fasse ?

En tentant de conseiller, sur le plan personnel comme professionnel, des amis et collègues, j'ai commis plusieurs impairs. À la question d'un

ami agriculteur concernant les déplacements à l'étranger, j'ai recommandé le port d'un masque chirurgical, de se laver les mains avant chaque repas et d'arrêter de baiser avec ton bétail, mec. L'humour noir graveleux m'aide à surmonter l'anxiété, mais avec sa réponse au premier degré : « ne plus baiser mon bétail, sérieux ? », j'ai compris que j'avais raté le coche. Pas très élégant de ma part. Je me suis excusé. Plus tard, il en a rigolé.

C'est un des risques du métier. On est exposé à la crainte existentielle que suscite l'inertie politique avec laquelle les épidémiologistes doivent composer, alors qu'ils préparent le monde à une pandémie quasi-inéluctable, épidémie dont les électeurs prétendent n'avoir cure jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

S'il s'avère que 2019-nCoV est LA Grosse Bête, ce qui n'est pas encore certain, alors il n'y a pas grand-chose à faire à ce stade, si ce n'est fermer les écoutilles de la santé publique en espérant que le virus ne tue pas 90 % de la population mondiale, juste une petite fraction.

Il est évident que l'humanité ne devrait pas *commencer* à réagir à une pandémie alors qu'elle a déjà débuté. C'est renoncer totalement à toute pratique ou théorie visant à l'anticipation. Et dire que nos dirigeants comme leurs partisans les plus instruits se réclament de Prométhée !

Comme je l'écrivais il y a maintenant sept ans :

> « Je pense qu'il faudra attendre longtemps avant que je n'aie l'occasion d'évoquer d'une épidémie de grippe humaine autrement qu'au passage. Bien que l'inquiétude soit une réaction instinctive compréhensible, elle est, à ce stade, légèrement rétrograde. La bête, d'où qu'elle vienne, a depuis longtemps quitté l'étable, au sens littéral. »

Au cours de ce siècle, nous avons déjà identifié de nouvelles souches de peste porcine africaine, *Campylobacter, Cryptosporidium, Cyclospora*, Ebola, E. coli O157:H7, fièvre aphteuse, hépatite E, *Listeria*, virus Nipah, fièvre Q, *Salmonella*, *Vibrio*, *Yersinia*, Zika et diverses variantes nouvelles des virus de la grippe A, dont H1N1 (2009), H1N2v, H3N2v, H5N1, H5N2, H5Nx, H6N1, H7N1, H7N3, H7N7, H7N9 et H9N2.

Et rien de *concret*, ou presque, n'a été entrepris à propos de ces nouvelles souches. Les autorités ont poussé des soupirs de soulagement après chaque retournement favorable de la situation : en rejouant à chaque fois le coup de dé qui jamais n'abolit le hasard épidémiologique, elles prennent le risque de voir sortir une combinaison fatale de virulence et de transmissibilité maximales.

Le problème de cette approche dépasse le seul manque de prévoyance ou de décision. Les interventions d'urgence, pour nécessaires qu'elles soient afin de remédier à chacun de ces désordres, ne peuvent qu'*aggraver* la situation.

En effet, les sources de ces interventions sont en concurrence. Et, comme mes collègues et moi le soutenons, les critères d'urgence sont utilisés pour imposer une hégémonie au sens gramscien, pour nous interdire de parler d'interventions structurelles en matière de production ou de pouvoir. Car vous le savez bien, on nous le serine : IL Y A URGENCE !

En sus de ce petit jeu de refoulement, l'incapacité à faire face aux problèmes structurels peut anéantir l'efficacité de ces interventions d'urgence elles-mêmes. Le seuil d'Alle, au-dessous duquel les mesures de prophylaxie et de quarantaine cherchent à ramener la population d'agents pathogènes (de manière à ce que l'infection s'épuise d'elle-même, faute de rencontrer de nouveaux sujets d'infection), est lui-même *déterminé* par des causes structurelles.

Comme l'écrivait notre équipe à propos de l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest :

> « La transformation de la forêt en marchandise a probablement abaissé le seuil écosystémique de la région à un point tel qu'aucune intervention d'urgence ne peut faire redescendre l'épidémie d'Ebola à un niveau suffisamment bas pour qu'elle s'éteigne d'elle-même. Les nouvelles contagions manifestent une plus grande puissance d'infection. À l'autre extrémité de la courbe épidémique, une épidémie mature continue de circuler, avec la possibilité de rebonds intermittents.

Pour faire court, les changements structurels du néolibéralisme ne constituent pas un simple arrière-plan sur lequel se déroulerait la catastrophe nommée Ebola. Ces changements sont tout autant *constitutifs* de la catastrophe que le virus lui-même […] La déforestation et l'agriculture intensive peuvent neutraliser le frottement stochastique de l'agroforesterie traditionnelle, qui empêche généralement le virus de se transmettre dans des proportions importantes. »



Une illustration de l'écologie des maladies à transmission vectorielle comme l'ebolavirus 2018 et le coronavirus 2019 (Covid-19) par l'artiste Olaf Hajek.

Bien qu'il existe maintenant un vaccin efficace ainsi que des antiviraux, le virus Ebola connaît actuellement sa plus grande épidémie jamais enregistrée en RDC. Que s'est-il passé entretemps ? Où est le Dieu biomédical maintenant ? Critiquer les Congolais pour avoir dissimulé cet échec est une démonstration de mauvaise foi coloniale, qui lave les mains de l'impérialisme pour ses décennies d'ajustements structurels et de mise en place de régimes favorables aux intérêts de pays du Nord.

Il n'est pas plus juste d'affirmer qu'il n'y a rien à faire, bien qu'il soit toujours correct de critiquer la tendance à ne réagir qu'à l'apparition de nouvelles maladies.

Dans n'importe quel coin du monde, on *dispose* d'un programme progressiste à appliquer en cas d'épidémie, comprenant la mise en place de groupes d'entraide par quartier, la revendication de gratuité et la mise à disposition des vaccins et des antiviraux partout, ici comme à l'étranger, la duplication des antiviraux et les fournitures médicales, et la garantie d'allocations-chômage et de couverture médicale alors que l'épidémie fragilise l'économie.

Mais cette façon de considérer et d'organiser les choses, partie intégrante de l'héritage de la gauche, semble avoir déserté, laissant le champ libre à une activité en ligne plus performative (et discursive).

À gauche comme à droite, le penchant réactionnaire favorable au contrôle des maladies m'a depuis lors amené à soutenir les efforts de préservation et d'agriculture anticapitalistes. Arrêtons les épidémies que nous ne pouvons gérer avant même qu'elles émergent. À ce moment de ma carrière, étant donné le rythme structurel des situations d'urgence, je n'écris le plus souvent sur les maladies infectieuses qu'en termes de tendances.

*

Les causes structurelles des maladies sont elles-mêmes l'objet d'âpres débats. D'ailleurs, des questions subsistent quant aux origines du 2019-nCoV.

On a d'abord fait grand cas d'un marché d'aliments exotiques de Wuhan, avec une prédilection tout orientaliste pour les régimes alimentaires étranges et peu ragoûtants, symbole à la fois de la fin d'une biodiversité que l'Occident a, de son côté, réduite à néant et origine odieuse de terribles maladies :

> « Le marché typique en Chine propose des fruits et des légumes, du bœuf, du porc et de l'agneau dans ses boucheries, des poulets entiers plumés – dont la tête et le bec sont ligotés – des crabes et des poissons vivants pris dans les remous de leurs aquariums. Certains vendent des produits plus inhabituels : tortues, serpents, cigales, cochons d'Inde, rats des bambous, blaireaux, civettes palmistes, hérissons, loutres, et même des louveteaux. Tous vivants. »

Lesdits serpents sont brandis comme signifiant et signifié, source littérale du 2019-nCoV proclamant tout à la fois un paradis perdu et un péché originel qu'ils tiennent dans leur gueule.

Il existe des preuves épidémiologiques en faveur de cette hypothèse. 33 des 585 échantillons du marché de Wuhan se sont révélés positifs au 2019-nCoV, dont 31 à l'extrême-ouest du marché, où se concentre le commerce d'animaux sauvages.

En revanche, seuls 41 % de ces échantillons positifs ont été prélevés dans les rues commerçantes où les animaux sauvages étaient parqués. Un quart des premières personnes infectées n'ont jamais mis les pieds au marché de Wuhan ou n'y ont pas été directement exposé. Le cas le plus ancien a été identifié avant que le marché ne soit touché. D'autres vendeurs infectés ne faisaient commerce que de porcs, un type de bétail qui possède un récepteur moléculaire commun le rendant également vulnérable, ce qui a conduit une des équipes de recherche à penser que le porc est la source potentielle du nouveau coronavirus.

Combinée à la peste porcine africaine, qui a tué la *moitié* des porcs chinois l'année dernière, cette dernière hypothèse serait désastreuse. On a déjà assisté à pareilles convergences de maladies, entraînant même une activation réciproque interne, où les protéines de chacun des agents pathogènes se catalysent mutuellement, favorisant de nouvelles évolutions cliniques et transmissions dynamiques pour les deux maladies.

Pour autant, la sinophobie occidentale n'absout pas la politique chinoise de santé publique. Il est certain que la colère et la déception que le public chinois a manifestées contre les autorités locales et fédérales face à la lenteur de leur réaction ne doivent pas servir à alimenter la xénophobie. Mais dans nos efforts pour ne pas tomber dans ce piège, nous risquons de rater la symétrie agroécologique essentielle.

Si l'on écarte l'aspect guerre culturelle, force est de reconnaître que les marchés de produits frais et d'aliments exotiques *constituent* effectivement des denrées de base en Chine, à côté de la production industrielle qui existe depuis la libéralisation économique post-Mao. En

effet, les deux modes d'alimentation doivent être compris ensemble au prisme de l'utilisation des sols.

L'expansion de la production industrielle peut repousser les espèces sauvages (toujours plus capitalisées), qui entrent dans l'alimentation, plus profondément encore dans les espaces primaires, conduisant à l'apparition d'une plus grande palette d'agents pathogènes potentiellement protopandémiques. Les circonférences périurbaines, dont la densité de population et l'étendue vont toujours croissant, pourraient accroître la zone d'interaction (et les contagions) entre populations sauvages non-humaines et ruralité récemment urbanisée.

Dans le monde entier, même les espèces les plus sauvages sont incorporées aux chaînes de valeur agroalimentaires : parmi elles, l'autruche, le porc-épic, le crocodile, la chauve-souris roussette et la civette palmiste, dont les excréments recèlent des baies partiellement digérées utilisées pour produire le café le plus cher du monde. Certaines espèces sauvages se retrouvent dans les assiettes avant même d'avoir été identifiées scientifiquement, notamment un nouveau genre de squale à museau court retrouvé sur un marché taïwanais.

Toutes ces espèces sont toujours davantage considérées comme des marchandises. La nature étant dépouillée, un lieu après l'autre, espèce après espèce, ce qui en reste n'en devient que plus précieux.

L'anthropologue wébérien Lyle Fearnley a fait remarquer que les agriculteurs emploient sans cesse la distinction entre nature sauvage et domestiquée comme un signifiant économique, produisant ainsi de nouvelles valeurs et significations rattachées à leurs bêtes, y compris pour répondre aux alertes épidémiologiques qui ont été lancées concernant leur secteur. Un marxiste pourrait rétorquer que ces signifiants émergent dans un contexte qui va bien au-delà du contrôle des petits exploitants et s'étend aux circuits mondiaux du capital.

Ainsi, bien que la distinction entre fermes industrielles et marchés de produits frais ne soit pas sans conséquence, nous risquons de passer à côté de leurs similitudes (et de leurs relations dialectiques).

Ces distinctions se mêlent au travers d'autres mécanismes. De nombreux petits exploitants dans le monde, y compris en Chine, sont en réalité des sous-traitants, qui élèvent des poussins d'un jour, par exemple, pour la transformation industrielle. Ainsi, dans les petites exploitations d'un fournisseur, en bordure de forêt, un animal destiné à l'alimentation peut être contaminé par un agent pathogène avant d'être envoyé vers une usine de transformation située en périphérie d'une grande ville.

L'expansion des fermes industrielles, de son côté, force un secteur agroalimentaire de plus en plus soumis au marché à s'enfoncer plus loin dans la forêt, ce qui augmente la probabilité de ramener un nouvel agent pathogène, tout en réduisant la complexité environnementale par laquelle la forêt peut entraver les chaînes de transmission.

Le capital instrumentalise ensuite ces investigations sur les maladies. Incriminer les petits exploitants est désormais intégré à l'arsenal de gestion des crises agroalimentaires, mais il est clair que ces maladies relèvent de *systèmes* de production, dans le temps, l'espace et le mode, et pas *seulement* d'acteurs spécifiques qu'on peut tour à tour pointer du doigt.

En tant que classe, les coronavirus semblent s'affranchir de ces distinctions. Alors que le SRAS et le 2019-nCoV sont visiblement apparus sur les marchés de produits frais – porcs mis à part –, le MERS, l'autre coronavirus mortel, est sorti tout droit du secteur de l'élevage industriel de chameaux au Moyen-Orient. C'est l'une des pistes d'explication de la virulence de ces virus qui est largement mise de côté dans les discussions scientifiques plus larges.

Ce qui devrait modifier notre façon de les appréhender. Je recommanderais que nous nous dépassions la compréhension des causes et des interventions sur ces maladies comme un sujet biomédical ou même écosanitaire pour nous aventurer dans le champ des relations écosociales.

D'autres éthos ouvrent d'autres issues. Certains chercheurs conseillent de modifier génétiquement la volaille et le bétail pour les rendre résistants à ces maladies. Ils ne se demandent pas si les animaux

rendus asymptomatiques et destinés à la consommation ne continueraient pas à faire circuler ces souches jusqu'à contaminer des humains, qui n'ont pas été génétiquement modifiés, eux.

Revenant encore en arrière, neuf ans auparavant, à l'origine de mon agacement, quand j'écrivais à propos du principe essentiel absent dans ces tentatives d'éliminations des agents pathogènes au moyen du génie génétique :

> « Au-delà de la question financière nouveau Frankensteak de poulet, en particulier pour les pays les plus pauvres, la performance de la grippe tient en partie à sa capacité à déjouer et à survivre à de telles balles d'argent. On confond facilement les hypothèses associées à un modèle lucratif de biologie avec ce qu'on attend de la réalité matérielle, les attentes sont prises pour des projections et les projections pour des prédictions.
>
> Une des sources d'erreur est la pluridimensionnalité du problème. Même les chercheurs plus conventionnels commencent à admettre que la grippe est plus qu'un simple virion ou qu'une banale infection ; qu'elle se joue des frontières disciplinaires (et les plans de développement économique), tant dans leur forme que dans leur contenu. Les agents pathogènes exploitent fréquemment des processus accumulés à un niveau de l'organisation bioculturelle pour résoudre des difficultés rencontrées à d'autres échelles, notamment moléculaire. »

Le business agroalimentaire nous oriente perpétuellement vers un avenir techno-utopique pour nous maintenir dans un passé confiné par les rapports capitalistes. On nous fait tourner en rond sur les circuits de marchandises, ceux-là mêmes où les maladies à venir font leur galop d'essai.

*

Le frisson secret (et la terreur avouée) que ressentent les épidémiologistes durant une épidémie n'est autre qu'une défaite parée des atours de l'héroïsme.

La quasi-totalité de la profession est actuellement structurée autour de tâches *post-festum*, à la manière du garçon d'écurie qui, avec sa pelle et sa balayette, suit les éléphants du cirque. Dans le cadre du programme néolibéral, les épidémiologistes et les équipes de santé publique ne sont financés que pour nettoyer le merdier du système, tout

en rationalisant les pires pratiques qui dans nombre de cas conduisent à l'éclosion de pandémies mortelles.

Dans son commentaire sur le nouveau coronavirus, un certain Simon Reid, professeur en contrôle des maladies infectieuses à l'Université du Queensland, fournit un exemple de l'incohérence qui en découle. Reid saute d'un sujet à l'autre, ne parvenant jamais à tisser de trame générale à partir de ses seules remarques technicistes. Ces divagations ne tiennent pas nécessairement à son incompétence ou à sa malveillance. Elles relèvent bien plutôt des exigences contradictoires de l'université néolibérale.

Récemment, il y a eu un consensus dans la gauche radicale étatsunienne pour parler d'une classe managériale d'encadrement (en anglais *professional-managerial class*, PMC). Les sociodémocrates de *Jacobin* exècrent ces capitalistes de la classe managériale, qu'ils cherchent par ailleurs à rejoindre dans un hypothétique gouvernement Sanders, alors que les stals considèrent ces cadres comme étant aussi des prolétaires. Sans rentrer dans ce débat métaphysique – combien de managers peuvent danser sur la pointe d'une seringue –, je note que même si l'existence de la PMC en épidémiologie est *théorique*, je les ai quant à moi rencontrés en chair et en os. Ils sont parmi nous !

Reid et d'autres épidémiologistes institutionnels doivent se charger d'éradiquer les maladies d'origine néolibérale – oui, même en-dehors de la Chine – tout en nous gratifiant d'un lot de platitudes réconfortantes sur le système qui les paie et son bon fonctionnement. C'est une injonction paradoxale avec laquelle bien des praticiens décident de composer, voire entretiennent, même si les pratiques épidémiologiques qui en résultent menacent des millions de personnes.

Reid comprend plus ou moins que le système de production et de conservation des aliments explique pour partie le 2019-nCoV (tout comme l'ont fait certains de ses prédécesseurs, gloire des programmes de téléréalité épidémiologique qu'a connus ce siècle jusqu'à présent). Mais en présentant cette protopandémie, il ajoute aussitôt que « cette horreur totale est aussi notre planche de salut – Dieu soit loué ! ». À

savoir que « la Chine a été source d'épidémies répétées, mais, de concert avec une OMS dorénavant gagnée au philanthrocapitalisme, elle exerce un biocontrôle exemplaire ».

Il est possible de, tout à la fois, rejeter la sinophobie, offrir un soutien matériel ET nous souvenir que la Chine a passé sous silence l'épidémie de SRAS de 2003. Pékin a étouffé les reportages médiatiques et les enquêtes de santé publique, permettant à ce coronavirus de se répandre dans le pays. Les autorités médicales des provinces voisines de celles qui étaient touchées ne savaient pas ce qu'avaient les patients inondant les urgences. Le SRAS s'est finalement répandu dans plusieurs pays et jusqu'au Canada, et a difficilement été endigué.

Le nouveau siècle a été marqué par l'échec ou le refus de la Chine de se pencher sur le torrent quasi-parfait de riz, de canard, de volaille et de porc industriels qui charrie une multiplicité de nouvelles souches grippales. On estime que c'est la rançon de la prospérité.

Il ne s'agit cependant pas d'une exception chinoise. Les États-Unis et l'Europe ont également été les épicentres de nouvelles souches de grippe, récemment H5N2 et H5Nx, et leurs multinationales, avec leurs intermédiaires néocoloniaux, ont participé à l'émergence d'Ebola en Afrique de l'Ouest et de Zika au Brésil. Les responsables de santé publique étatsuniens ont fourni une couverture à l'industrie agroalimentaire lors des épidémies de H1N1 (2009) et de H5N2.

Peut-être devrions-nous nous abstenir de choisir entre l'un ou l'autre des cycles d'accumulation capitaliste : le cycle étatsunien finissant ou le cycle chinois en plein essor (ou, comme Reid le fait, opter pour les deux). Une autre option est de n'en défendre aucun, au risque de se faire accuser d'adopter une position internationaliste du type « troisième camp ».

Si nous devons prendre parti dans ce Grand Jeu, rangeons-nous à un écosocialisme qui surmonte la rupture métabolique entre écologie et économie, entre urbain et rural et entre rural et sauvage, en évitant dès le départ que les pires de ces pathogènes n'apparaissent. Choisissons la solidarité internationale entre exploités du monde entier.

Réalisons un communisme des êtres vivants, loin du modèle soviétique. Tissons ensemble un nouveau système mondial associant libération indigène, autonomie des agriculteurs, réensauvagement stratégique et agroécologie localiste qui, en redéfinissant la biosécurité, réintroduise des coupe-feux immunitaires de toutes sortes dans le bétail, la volaille et les cultures.

Réintroduisons la sélection naturelle en tant que procédé écosystémique et laissons le bétail et les cultures se reproduire sur place, afin qu'ils transmettent à la génération suivante l'immunogénétique qui a connu l'épreuve du feu épidémique.

Envisageons toutes les options autrement.

J'ai peut-être été trop dur envers tous les Reid du monde entier, qui, par obligation professionnelle, doivent croire en leurs propres contradictions. Mais, comme l'ont démontré 500 années de guerre et de pestilence, le capital, que servent à présent les épidémiologistes, est plus que disposé à poursuivre son ascension sur des montagnes de cadavres.

Robert G. Wallace,
le 29 janvier 2020.

<http://agitationautonome.com/2020/03/19/notes-sur-le-nouveau-coronavirus-robert-g-wallace/>

A propos de Rob Wallace

Robert G. Wallace est biologiste évolutionniste et phylogéographe pour la santé publique aux États-Unis, actuellement en visite à l'Institute for Global Studies de l'université du Minnesota.

Il travaille depuis vingt-cinq ans sur divers aspects des nouvelles pandémies et est l'auteur du livre *Big Farms Make Big Flu: Dispatches on Infectious Disease, Agribusiness, and the Nature of Science* [*Les grandes fermes font la grande grippe : considérations sur les maladies infectieuses, l'agroalimentaire et la nature de la science*] (Monthly Review Press, 2016).

Il est co-auteur de *Neoliberal Ebola: Modeling Disease Emergence from Finance to Forest and Farm* [*Ebola néolibéral, Modélisation de l'émergence des maladies, de la finance à la forêt et à l'agriculture*] (Springer, 2016) et de *Clear-Cutting Disease Control: Capital-Led Deforestation, Public Health Austerity, and Vector-Borne Infection* [*Lutte contre les maladies de coupe à blanc : déforestation, austérité en matière de santé publique et infections à vecteur*] (Springer, 2018).

Il a été consultant pour l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture et les Centres de contrôle et de prévention des maladies.


If you've missed the wit and brilliance of Stephen Jay Gould, here's consolation: holistic, radical science from the frontlines of the battle against emergent diseases.
— MIKE DAVIS, author, Monster at Our Door and Planet of Slums
BIG FARMS MAKE BIG FLU
DISPATCHES ON INFECTIOUS DISEASE, AGRIBUSINESS, AND THE NATURE OF SCIENCE
ROB WALLACE

Un avis autorisé

Sandrine Aumercier, Clément Homs,
Anselm Jappe et Gabriel Zacarias

De virus illustribus.
Crise du coronavirus et
épuisement structurel du capitalisme
éd. Crise & Critique.

Parution en août 2020.

Extraits d'un brouillon de 50 pages
publiés sur le site *Palim Psao* le 28 avril 2020.

Une quantité invraisemblable de commentaires sur la crise du coronavirus circule déjà dans le champ de la critique du capitalisme. On y rencontre beaucoup d'éléments intéressants, mais rien qui ne soit vraiment percutant. Chacun prêche pour sa paroisse : Žižek voit l'avènement d'une nouvelle forme de communisme, Vaneigem d'un esprit joyeux et solidaire, Latour voit l'occasion de faire le tri entre l'essentiel et le superficiel, Agamben croit voir pointer un nouveau totalitarisme qui nous réduit à la « vie nue », LundiMatin se réjouit que tout soit à l'arrêt, Latouche vend la décroissance comme solution, les écologistes pensent qu'il faut respecter davantage la biodiversité, Naomi Klein n'y voit que la « stratégie du choc », les gauchistes « classistes » la responsabilité des seuls capitalistes « parasitaires », les primitivistes proposent de revenir aux sociétés des chasseurs-cueilleurs, **Rob Wallace**

veut créer un capitalisme « écosocialiste » en soumettant les entreprises à des règles qui réinternalisent les coûts sanitaires de leurs activités, *Le Monde diplomatique* nous révèle que le problème principal est la casse néolibérale de la santé publique, Piketty y voit l'occasion d'une justice fiscale majeure. L'État islamique y décèle la main de Dieu contre les infidèles et exhorte ses troupes à éviter de voyager en Europe pour y déposer des bombes… Rien de nouveau sous le soleil ?

[…]

De nombreux épidémiologistes ayant constaté un lien entre déforestation, élevage industriel et multiplication des zoonoses (maladies transmises par un animal) depuis une cinquantaine d'années dans les zones intertropicales (VIH-1, Nipah, etc.), certains, comme l'épidémiologiste américain **Rob Wallace**, ont transposé, **sans enquête préalable** [sic !], l'établissement de ce lien sur le cas du Covid-19. L'autre thèse, apparue dès la fin du mois de janvier dans la presse et les réseaux sociaux chinois, est celle d'une fuite accidentelle dans l'un des deux laboratoires de virologie P2 ou P4 de Wuhan où des études sur le coronavirus de chauve-souris étaient menées. Suite à la révélation dans le *Washington Post* du 14 avril, de câbles diplomatiques américains constatant des problèmes de sécurité en 2018 dans ces laboratoires, ces soupçons, là aussi sans enquête préalable [re sic !], ont été relayés mi-avril par l'administration américaine, les gouvernements britannique et français.

Quoiqu'il en soit, le virus est le déclencheur mais pas la cause de l'aggravation de la situation de crise structurelle et globale déterminée de manière sous-jacente par la contradiction interne dont nous avons parlé. Comme expression des contradictions internes accumulées par le régime d'accumulation aujourd'hui structurellement fixé sur l'anticipation de la production de survaleur future au travers d'un endettement généralisé, la crise sanitaire est l'expression et le vecteur d'une crise déjà à l'œuvre, dont elle ne fera qu'accélérer le cours.

<http://www.palim-psao.fr/2020/04/parution-prochaine-de-virus-illustribus.crise-du-coronavirus-et-epuisement-structurel-du-capitalisme-de-sandrine-aumercier-clement-h>

Notre commentaire

Traduction en *bon français* du dernier paragraphe : « c'était déjà la crise, et maintenant ça l'est de plus en plus ! ». Il fallait bien ce brouillon de bouquin pour nous le rappeler, sinon, on ne s'en serait pas aperçu…

Ce qui est vraiment remarquable dans cette prose jargonneuse et répétitive, c'est l'indifférence totale à la réalité concrète des phénomènes : la crise engendrée par le coronavirus n'est là que pour *confirmer l'excellence* de leur « théorie critique », confirmation qui relègue ainsi au second plan cet événement.

Nous en voulons pour preuve le sort fait, *en deux phrases*, à Rob Wallace, biologiste évolutionniste et phylogéographe pour la santé publique aux États-Unis, qui travaille depuis vingt-cinq ans sur divers aspects des nouvelles pandémies et est l'auteur de plusieurs ouvrages sur ces question.

Ce Rob Wallace n'est pas assez bon pour nos théoriciens de la *WertKritik* : il faut dire que c'est un marxiste qui ne *jargonne* pas dans leur langage ; ses préconisations *contre le capital* sont bêtement « écosocialistes » ; et surtout – en remettant à l'honneur l'agriculture et l'élevage paysan – elles semblent furieusement proches du courant « anti-industriel » !

Horresco referens ! Vade retro satanas !!

Nos marxistes, détenteurs de la seule et vraie « théorie critique », ne peuvent tolérer de tels blasphèmes et hérésies. A défaut de pouvoir l'envoyer, lui, ses vingt-cinq ans de carrière et ses ouvrages, au bûché, ils se contenteront de balayer ses *analyses simplistes* de l'épidémie et sa *critique tronquée* du capitalisme d'un revers de plume méprisant : « Monsieur, vous n'avez par effectué *d'enquête préalaâable* ! ».

On se demande où et quant nos théoriciens font, quant à eux, des « enquêtes préalables »… Et on est bien en peine de trouver, dans toute la prose publiée sur ce site, aucune *perspective politique*. Vous avez dit *critique tronquée* du capitalisme ?

Quoiqu'il en soit, on ne trouvera dans ces pages « rien qui ne soit vraiment percutant ». La *WertKritik* « prêche pour sa paroisse », une fois de plus, et comme toutes les sectes marxistes.

Que nous disent ces quelques pages écrites à la hâte et jetées aussitôt sur Internet ? Que nos brillants théoriciens *n'ont rien à apprendre de personne*. Et une fois leur suffisance de savants et leur mépris pour la réalité ainsi jetées à la face du monde, satisfaits de leurs démonstrations de virtuosité conceptuelle, ils s'en retournent étudier au microscope les variations de l'orbite et de la luminosité de l'astre de la Valeur dans l'ile volante de Laputa…

Bertrand Louart, 13 mai 2020.

L'aliénation capitaliste favorise les agents pathogènes. Alors que l'intérêt général s'arrête aux portes des fermes et des usines agroalimentaires, les pathogènes, eux, contournent le peu de biosécurité que l'industrie est prête à payer et se retournent finalement contre toute la société. La production lucrative des denrées du quotidien représente un grave danger moral, qui dévore nos biens communs en matière de santé.

Textes disponibles sur le blog :

Et vous n'avez encore rien vu…

Critique de la science et du scientisme ordinaire

<http://sniadecki.wordpress.com/>